

C A H I E R
B

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Musique classique Page B 3
Cinéma Page B 4
Disques classiques Page B 6
Télévision Page B 6
Jazz et blues Page B 7
Vitrine du disque Page B 7
Agenda culturel Page B 8

T H É Â T R E



Louise Marleau entre Midi et Minuit

Le Théâtre
du Rideau Vert
présente *Partage de
midi*, de Paul Claudel

PIERRE CAYOUCETTE
LE DEVOIR

Paul Claudel traversait une grande crise morale, en 1906, à l'époque où il a écrit *Partage de midi*. Ce n'est que 42 ans plus tard, en 1948, que Claudel allait autoriser Jean-Louis Barrault, au terme d'une négociation serrée, à monter cette pièce autobiographique qui, avec *Le Soulier de satin*, *L'Échange* et *L'Annonce faite à Marie*, constitue de l'avis de tous l'un des sommets de l'œuvre du célèbre poète et dramaturge. *Partage de midi* fut donc présenté à Paris pour la première fois le 16 décembre 1948, dans une version remaniée pour la scène. Au Rideau Vert, la semaine prochaine, nous verrons la première version, celle imprimée en 150 exemplaires en 1906. Le metteur en scène Daniel Roussel l'a préférée à la seconde parce que cette première version est «celle du jeune homme Claudel, plus à vif, plus directe, plus essentielle».

«Rien de plus banal en apparence que le double thème sur lequel est édifié ce drame, aujourd'hui après tant de saisons livré à la publicité. Le premier, celui de l'adultère: le mari, la femme et l'amant. Le second, celui de la lutte entre la vocation religieuse et l'appel de la chair. Rien de plus banal, mais aussi rien de plus antique, et j'oserai presque dire, dans un certain sens rien de plus sacré», écrit Claudel dans la préface.

Huis clos

Sur le pont d'un grand paquebot, au milieu de l'Océan indien — «entre l'Arabie et Ceylan», précise l'auteur —, sous le ciel de midi «qui aveugle comme un coup de fusil», quatre jeunes gens se retrouvent dans une sorte de huis clos qui durera quarante jours: «Midi au ciel. Midi au centre de notre vie. Et nous voilà ensemble, autour de ce même âge de notre moment, au milieu de l'horizon complet, libres, déballés. Décollés de la terre, regardant derrière et devant». En tête de ce quatuor, il y a Ysé, la femme de rêve, belle et joyeuse, une «effrontée coquette», une guerrière et une conquérante. Il y a Mesa, «sinistre et seul», celui qui faillit être prêtre mais qui fut abandonné par Dieu. C'est un homme vierge. Autour d'eux, dans le même bateau, au milieu de cette mer absurde, il y a aussi De Ciz, le mari, le père des enfants d'Ysé, «un maigre Provençal aux yeux tendres» et Amalric, l'aventurier, le jouisseur impénitent, celui qui est «bien assis sur ses propres ressorts» et qui fume des cigares.

C'est donc sur ce paquebot qui vogue vers l'Extrême-Orient, entre ciel et eau, que Mesa et Ysé, un des couples mythiques de la dramaturgie, verront naître leur passion amoureuse. Ils se consumeront, se fusionneront tantôt avec Dieu, tantôt avec la mort, s'abandonneront à leur quête d'absolu, à leur amour interdit qui se poursuivra en terre chinoise (au deuxième acte). Momentanément

VOIR PAGE B 2: MARLEAU

LES ARTS

Année faste pour

Guy Mauffette,

l'incomparable

animateur du

Cabaret du soir

qui penche que

présentait jadis la

radio AM de Radio

Canada. En mai,

il publiait son

huitième ouvrage;

en juin, il devenait

Grand Officier de

l'Ordre national

du Québec et

en septembre,

il retrouvait enfin

son microphone...

Le retour de l'Oiseau

SOLANGE LÉVESQUE

Le retour de l'Oiseau de nuit a constitué un événement radio-phonique marquant de l'année du 60^e anniversaire de Radio-Canada. Musicien et danseur dans l'âme, funambule des ondes, maître du paradoxe et de l'absurde, Guy Mauffette a repris ses hauts vols dans une série de 18 émissions hebdomadaires qui prenaient fin le 28 décembre.

Ce *Retour de l'oiseau de nuit*, nous le devons en grande partie à la réalisatrice Jocelyne Depatès qui a eu l'idée de proposer à la SRC de réveiller certains rubans du *Cabaret du soir qui penche* qui dormaient pour la plupart dans les archives personnelles de l'Oiseau, et qui a réussi, surtout, à le convaincre de revenir

VOIR PAGE B 2: MAUFFETTE

LA VIDÉOTOURNÉE « le Québec en images » Devenez REPORTER-TELÉ

Faites-nous visiter votre quartier! Présentez-nous une personnalité de votre entourage!
Immortalisez un événement marquant sur vidéo! Votre participation pourrait vous faire gagner des prix!

Informations ; Sylvie Harpin (514) 465-4732



À ne pas manquer au câble 9
Tous les dimanches, à 18 h 30
(En reprise : jeudi à 21 h et samedi à 12 h)

images
en tête



MARLEAU

Le bonheur retrouvé de jouer au théâtre

SUITE DE LA PAGE B 1

séparés, les amants se retrouveront à la fin, délivrés de l'amour charnel, âme contre âme, dans une «tranquillité ineffable». Comme dira Mesa, «la chair ignoble frémit mais l'esprit demeure inextinguible». Le Soulier de satin et Partage de midi se nourrissent du même thème fondamental, soutient Gérard Antoine. «Il se résume dans l'axiome Etiam peccata — le péché aussi sert — emprunté à saint Augustin.»

Dans la peau d'Ysé

Pour incarner la mythique Ysé, premier violon de cette symphonie

des âmes, le metteur en scène Daniel Roussel a choisi Louise Marleau. La comédienne a accepté d'emblée. Et à mesure que le travail avançait, elle se sentait en proie à «une sorte d'état de grâce, d'envie de travailler». La comédienne s'extasie devant la langue de Claudel. C'est d'ailleurs cet aspect de l'œuvre du poète et dramaturge qui frappe à la lecture de Partage de midi. On a souvent accusé Claudel d'être pompeux et grandiloquent. On oubliait du coup la puissance et la profonde beauté de sa langue.

«Claudel, c'est une langue. C'est autant une langue que du Shakespeare. C'est une partition. Il faut plusieurs mémoires pour bien jouer Claudel. Pas

seulement la mémoire des mots. Tout est dans le dire. Il en va du sens. Tout est d'une limpidité extraordinaire quand on a trouvé comment le dire», explique Louise Marleau, louant au passage la rigoureuse direction de Daniel Roussel.

«Je redécouvre à quel point le théâtre peut m'apporter du bonheur», avouait-elle, à trois semaines de la première, s'émerveillant devant la «justesse avec laquelle Claudel décrit les rapport entre ces quatre êtres humains» et devant l'ampleur du personnage d'Ysé, «une femme à la fois forte et fragile, d'une grande honnêteté».

Mémorable interprète de Tchekhov, Shakespeare, Ibsen, Strindberg, Molière et Marivaux, Louise Marleau n'avait pas joué au théâtre depuis les Scènes de la vie conjugale d'Ingmar Bergman au TPQ, en 1995. Étonnamment, les offres ne se multiplient pas. En fait, c'est comme si elle était victime d'un malentendu. Dans le paysage théâtral québécois, on s'incline devant son immense talent mais on l'enferme aussi dans une image de «grande dame du théâtre classique». L'image lui convient, certes. Elle est effectivement l'une des plus racées, des plus brillantes interprètes du répertoire classique. Mais elle peut et elle sait faire autre chose.

«Je me sens parfois bizarre, un peu seule. Comme si j'étais en porte-à-faux. «Mon» TNM, celui de Hoffman et autres complices du temps, n'est plus. C'est comme si ma famille, celle du début, avait disparu. En même temps, j'ai envie d'audaces, de jouer Heiner Müller, par exemple. Les jeunes metteurs en scène n'ont pas le réflexe de penser à moi. Pourtant...»

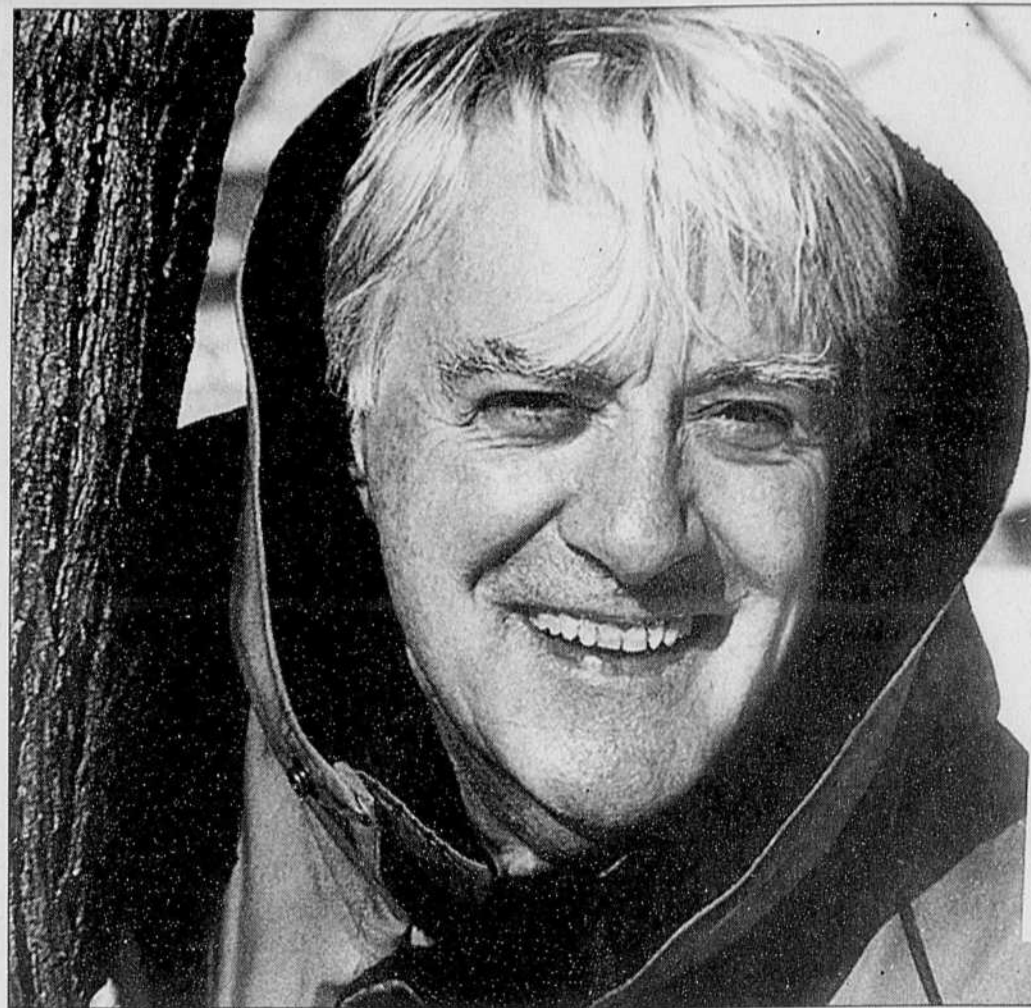
Cette image réductrice, elle fait tout pour la casser. Récemment, elle a même poussé l'audace jusqu'à enregistrer un rap sur l'album de Claude Dubois... Quand on peut rapper et jouer du Claudel, on peut tout faire. Que les Maheu, Denoncourt, Marleau (Denis) et autres jeunes metteurs en scène se le tiennent pour dit...

Jean-François Casabonne (Mesa), Pierre Chagnon (Amalric) et Jean-Pierre Matte (De Ciz) entoureront Louise Marleau dans Partage de midi sur la scène du Rideau Vert.

PARTAGE DE MIDI

De Paul Claudel, mise en scène de Daniel Roussel. Au Théâtre du Rideau Vert, du 14 janvier au 8 février. Réservations: 844-1793

Pour bien s'y préparer: Partage de midi, Paul Claudel, Collection Folio, Éditions Gallimard, 150 pages, 9,95 \$



ALAIN STANKÉ

Guy Mauffette, une voix de Merlin qui sait parler dans l'oreille de l'auditeur, chaude et intime, jamais importune.

MAUFFETTE

Un héritier d'Icare, d'Hermès et d'Hécate

SUITE DE LA PAGE B 1

au microphone, lui qui avait tiré sa révérence en 1981. Enchaînements, textes et musiques d'hier et d'aujourd'hui se chevauchent dans cette nouvelle série, lui conférant une incontestable fraîcheur.

Trois mesures de Petite fleur de Vochet, et votre cœur chavire si vous avez déjà fréquenté l'univers de Guy Mauffette, où opère l'alchimie de sa voix de Merlin qui sait parler dans l'oreille de l'auditeur, chaude et intime, jamais importune. Comme peu savent le faire, il s'est taillé le droit de tout se permettre, sans complaisance: poèmes, propos sur l'actualité et sur sa vie, émanant de sa vision unique du monde. Ces Retours lui ont permis de traduire, une fois de plus, les éblouissements et les nuits de son âme, en héritier d'Icare, d'Hermès et d'Hécate. Prévert l'a montré: faire le portrait d'un oiseau est chose délicate; le mieux est encore d'écouter son chant, sa parole. L'Oiseau dit: «C'est dans mes émissions que je parle le mieux de moi-même; au micro, je suis un autre. Je suis intéressant quand je ne suis pas là. Tâchez de lire ce que j'entends.»

Un itinéraire multiple

Sa trajectoire est bien connue; c'est celle d'un météore qui «traverse l'atmosphère terrestre, visible la nuit par une traînée lumineuse». Il dit: «Le reste, c'est seulement la réalité». À dix-sept ans, il a trouvé son interlocuteur inspirant: le public. Bientôt, il rencontre Barry et Duquesne qui l'engagent au Stella. Il sera de l'aventure des Compagnons de saint Laurent, avec le Père Legault, travaillera à CRMC qui deviendra Radio-Canada en 1936. On l'avait engagé comme réalisateur, un métier que personne ne connaissait encore. Avec sa formidable capacité d'invention, il a apporté une contribution majeure au développement du média, l'explorant avec une recherche et une créativité telles, qu'aujourd'hui encore, Guy Mauffette et ses émissions constituent LA référence pour plusieurs communicateurs émérites.

Joël Le Bigot: «Je ne rate jamais une émission de Guy. Il est incomparable; de tous, c'est le plus habile à fa-

briquer de l'irréel. Ses raccourcis fabuleux me transportent dans une autre dimension. En l'écoutant, j'ai une double réaction: je suis heureux, comblé, et un peu triste: je l'étudie, j'essaie d'apprendre ses techniques, mais on ne peut pas apprendre une âme...» Lui, dit: «Il manque une dimension au monde; [l'œil malicieux, il ajoute:] ne le dites à personne: je l'ai!..»

Françoise Faucher: «Il nous dirigeait comme un peintre impressionniste. Intuitif comme pas un, il a été un poète-réalisateur, comme il est poète-animateur et raconteur. Il parle en feux d'artifices et c'est le cosmos qui résonne; il tend la main, et on se met à croire à la communion des saints!..»

Janine Sutto: «Il a été le grand maître de la radio dramatique; c'est un génie de la radio, un phénomène nécessaire. Souvent dénotant dans ses indications, il m'a appris beaucoup de choses. Guy a gardé jeunesse et enthousiasme, mais sa fantaisie cache une douloureuse lucidité.» Premier à prendre conscience du potentiel sensoriel de la radio, l'Oiseau dit: «J'ai une prunelle dans l'oreille; j'essaie de faire une radio-couleurs, mieux: une radio olfactive! Un poète a une antenne et une baguette de sourcier. Je fais des scénarios, des spectacles pour l'oreille.»

Son Cabaret du soir qui penche a duré plus de quinze ans: quatre heures hebdomadaires portées par un souffle inépuisable. Dans ses Confidences, Emile Legault affirmait que «sans lui, la chose radiophonique ne serait que ce qu'elle est». Lui, dit: «Je voulais casser le médium.»

Un rôle de premier plan dans la culture

D'une redoutable exigence pour lui-même et les autres, il a joué au cinéma, écrit des livres, conçu, réalisé ou animé une centaine d'émissions aux titres aussi riches que leur contenu. Ce succès inégalé fait oublier que Guy Mauffette a été un formidable acteur et un animateur important du théâtre d'ici. Le voyant jouer Picrochole au théâtre, Ringuelet regrettait que Jouvett ne fût pas là. Guy y était «hallucinant», rapporte le père Legault, qui n'hésite pas à le comparer à Orson Welles.

Artiste extraordinairement actif, il a joué un rôle majeur dans la pénétration de la chanson, de la littérature et de la dramaturgie francophones d'ici et d'ailleurs, ainsi que de la musique sous toutes ses formes jusque dans les coins les plus reculés. Ce mouvement de diffusion a contribué à l'évolution du Québec vers une mutation socioculturelle (donc politique) dont il avait grand besoin. Dans une période clé de notre histoire, Guy Mauffette a effectué un travail de fond. Par son ouverture sur le monde, sa maîtrise de la langue et par l'exemple d'une pensée divergente comme on en rencontre peu, il a été, à sa manière, un catalyseur de la conscience et un promoteur considérable sur le plan culturel.

Bernard Landry: «En tant qu'auditeur, je suis fidèlement attaché au personnage et à son œuvre de poésie radiophonique. Car il s'agit vraiment d'une œuvre; quand sa voix d'une grande douceur entre dans les demeures ou les voitures, c'est la poésie qui entre, forme et contenu. Les sympathies qu'il a déjà affichées pour des personnages politiques avec lesquels j'étais en désaccord ne m'ont jamais empêché de l'écouter et de l'aimer. Par son œuvre magnifique, il a contribué à la consolidation et à l'illustration de la culture au Québec.»

Joël Le Bigot: «Certains êtres, allant à l'essentiel, donnent de la grandeur à leur vie et au monde dans lequel ils vivent. Je sais l'angoisse et le travail énormes que ce succès phénoménal cache. Comme Félix, René Lévesque et Miron, Mauffette a la dimension de ce qu'on appelle au Japon un trésor national.»

Une empreinte indélébile

L'essentiel, c'est l'empreinte laissée par son travail sur l'intelligence et la sensibilité de plusieurs générations d'auditeurs qu'il a émus, qui l'ont rencontré sur les ondes et qui, à son contact, ont compris qu'ils pouvaient oser penser autrement et conquérir leur être propre. Car la mode et les vogues n'ont jamais influencé ce témoin du siècle.

Jacques Languirand: «Je dois énormément à Guy. Il m'a aidé à devenir moi-même; je n'avais pas le choix si je ne voulais pas faire du sous-Mauffette! À la fois ténébreux et lumineux, cet être remarquable, d'une exceptionnelle valeur, nous a tous influencés.»

Alain Stanké: «L'humour, la finesse et la philosophie de Guy me bouleversent! Son respect de la langue française a joué un rôle très important au Québec. L'Oiseau dit: «Le siècle dont je suis issu a du mal à me suivre.» Comme Prévert, comme Ducharme, il a son enfance dans sa main et il nous l'offre. Son génie est de pouvoir transformer ses tourments, l'acuité de son regard et la vitalité de son imaginaire en un matériau qui touche et ravit: c'est aussi une voix qui a dans son timbre du hautbois et du violoncelle, du frisson et des larmes, de l'extase et du vertige. Habité de doutes, l'Oiseau dit: «Il me faudrait un moteur hors songe. Je ne sais pas comment vivre. Mais le faire-croire! l'invisible! c'est mon affaire!» Grave et aérien, il ajoute: «J'ai eu 82 ans le 8 janvier. Mais ce mensongère, il n'arrivera à le faire croire à personne. Sinon, par moments, à lui-même...»

Le Retour de l'Oiseau de nuit a été rediffusé du 16 décembre au 8 janvier (sans que l'on fasse de publicité: pourquoi?) au FM. Que faudrait-il faire pour que la SRC commercialise cette série en coffret? Pour que la SRC, dont l'audace, la grâce et la profondeur de Guy Mauffette ne peuvent qu'enrichir les ondes, s'empresse de nous offrir encore sa présence en 1997? Nous en avons besoin.

Les citations de Guy Mauffette sont tirées d'une entrevue qu'il a bien voulu accorder au Devoir et de Comme au Cabaret du soir qui penche, Stanké, 1996.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Mémorable interprète de Tchekhov, Shakespeare, Ibsen, Strindberg, Molière et Marivaux, Louise Marleau n'avait pas joué au théâtre depuis les Scènes de la vie conjugale d'Ingmar Bergman au TPQ, en 1995.

Angèle Dubeau
Joseph Rescigno

ORCHESTRÉ MÉTROPOLITAIN

JOSEPH RESCIGNO

Mendelssohn

Concerto pour violon no 1 en ré mineur ;
Concerto pour violon no 2 en mi mineur
Un fleuve, une île, une ville
Symphonie no 2 en si mineur, dite «Épique»

Gougeon

Borodine

À Montréal

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
Rens. : 843-2112

Le lundi
20 janvier 1997
20 h 00

En tournée

À Ville Saint-Laurent

Salle Émile-Legault
613, avenue Sainte-Croix
(Métro du Collège)
Rens. : 855-6110

Le mardi
14 janvier 1997
20 h 00

À Montréal-Nord

Collège Marie-Victorin
7 000, rue Marie-Victorin
Rens. : 328-4151

Le mercredi
15 janvier 1997
19 h 30

À Verdun

Église Notre-Dame-de-Lourdes
4949, rue Verdun
Rens. : 765-7150

Le mercredi
22 janvier 1997
19 h 30

Contraste et continuité

Ce concert est rendu possible grâce à une subvention du Conseil des arts de la C.U.M. dans le cadre de son programme «Art et communauté» la collaboration de la Ville où se tient un concert et la participation financière de la Compagnie Pâtisserie Impériale Inc.



THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

PARTAGE DE MIDI
Paul Claudel

mise en scène: Daniel Roussel

Louise Marleau
Jean-François Casabonne
Pierre Chagnon
Jean-Pierre Matte

concepteurs:

Claude Goyette
François Barbeau
Claude Accolas
Diane Leboeuf
Jean-Marie Guay

du 14 janvier au 8 février 1997

réservations: 844-1793 groupes: 527-3644 844-1793

http://www.scoopnet.ca/rideauvert



BANQUE LAURENTIENNE



Hydro Québec

LES ARTS

À la recherche de tabous

Pendant les deux semaines où nous nous souhaitons le paradis à la fin de nos jours, j'ai eu enfin le temps, le luxe, le bonheur de flâner plus longuement que d'habitude au paradis sur terre, un peu plus certain, que sont les librairies. En rangeant mes achats aussi désordonnés que spontanés, j'ai découvert que j'étais atteinte du syndrome de La Bottine souriante, qui galope dans votre entourage et le mien, du délirant chroniqueur rock du *Devoir* jusqu'à mon amie tout ce qu'il y a de plus prof et sociologue et mère d'enfants aussi intellos qu'elle, en passant par le jeune époux autrichien de ma nièce par alliance.

Ainsi avais-je succombé, sans trop m'en rendre compte, au charme de la redécouverte du patrimoine. J'avais ajouté au mien, il était temps, le deuxième volume des *Objets anciens — Antiquités du Québec* (Editions de l'Homme) de Michel Lessard, le travailleur culturel par excellence. J'avais déniché quelques ouvrages de la Bibliothèque du Nouveau Monde qui réédite, avec un appareil critique aussi soigné que la présentation, les classiques de notre littérature, de Ringuet à Alfred DesRochers en passant par Germaine Guèvremont (la BNM, collection des Presses de l'Université de Montréal, est notre Pléiade, le secret le mieux gardé de l'édition de qualité, il faut remarquer le ciel quand on en trouve un exemplaire en rayonage). J'avais acquis, comme j'aurais dû le faire depuis des mois, *Les Meilleurs Romans québécois du XIX^e siècle*, un recueil de onze œuvres de fiction, publié en deux tomes par Fides au début de 1996, grâce au travail de l'infatigable professeur Gilles Dorion, de l'Université Laval; il me permet, entre autres, de possé-

der enfin une version complète de *Jacques et Marie*, le roman de Napoléon Bourassa, qui fut d'abord peintre, et qui se trouve être le grand-père du *Devoir* que son fils a fondé.

Les rééditions sont une forme de contrition pour notre oubli de l'histoire du Québec, dont nous commençons à peine à reconnaître les ravages. Pour les lecteurs invétérés, elles sont toutefois un charme en soi. On se surprend souvent à partager le goût de ces styles qui s'imposent toujours poésie, ou la mélancolie qui traverse cette littérature d'auteurs isolés dans leur français d'Amérique, hésitant entre la révolte et les bons sentiments.

Il est rare, toutefois, que la forme et le fond ne nous paraissent pas terriblement surannés. Travail, famille, patrie, agriculture, sacrifice et religion. Je me suis demandé en les feuilletant, et je vous en propose l'exercice si cela vous chante, quels accents de la littérature québécoise d'aujourd'hui les lecteurs trouveront archaïques dans cinquante ou cent ans, si les romans existent encore.

J'y songeais en lisant, durant la même période, un autre ouvrage québécois ancien, glané sur les quais de Paris en octobre, dans une édition de 1930 parue chez Plon. J'ignorais totalement l'existence de cet *André Laurence Canadien-français* (le trait d'union fautif est de l'auteur ou de l'éditeur), unique roman de Pierre Dupuy, dont vous vous souviendrez qu'il fut le commissaire général de l'Exposition universelle de Montréal en 1967, après une longue et distinguée carrière dans la diploma-

tie canadienne, notamment en pays européens. Bien qu'il s'agisse d'un roman de jeunesse, il a dû plaire assez à l'époque car il a obtenu ici rien moins que le prix David, en 1924.

Je ne prétends pas qu'il faille en faire un exemple, mais il doit en valoir un autre, pour ce qui est non seulement des thèmes dépassés mais des «incorrections» politiques et morales qui feraient sursauter d'horreur, aujourd'hui, toute la bonne société que l'auteur fréquentait certainement, et qui devait lui faire compliment de son œuvre.

L'histoire est plus que simple: celle d'un fils de modeste médecin de famille, qui rêve de devenir écrivain et souhaite aller vivre en France pour apprendre le métier, en compagnie d'une charmante et intelligente âme-sœur mais de famille nettement plus aisée, dont le père lui refuse la main car les littéraires n'ont certes pas d'avenir. Pendant quelque temps, André Laurence se résout à remiser son rêve en acceptant un poste de clerc dans une banque, mais la vocation sera plus forte et il partira, seul.

Écrit par un jeune homme qu'on devine idéaliste et parfois contestataire, l'ouvrage met néanmoins en scène des personnages de femmes qui le feraient pendre aujourd'hui: des mères cultivées mais oisives, vivant dans le souvenir pieux ou dans la terreur de leurs maris, de jeunes filles écervelées sauf dans le cas de l'héroïne, un «bas-bleu» qui met son intelligence au service des velléités d'écriture de son amoureux avant de se raviser et lui réclamer en pleurant de renoncer à Paris et de l'épouser.



Lise Bissonnette

MUSIQUE

La spécialité du chef

Dimanche matin, des mélomanes, des spécialistes de la musique, des inconditionnels de l'Orchestre symphonique de Montréal ou de simples citoyens qui ne connaissent rien à la musique convergeront vers le Centre Pierre-Péladeau pour y entendre le chef Jacques Lacombe, l'assistant de Charles Dutoit. Pour une rare fois, ce numéro deux, particulièrement habile à faire cheminer tranquillement mais sûrement ses idées, joindra la parole aux gestes à l'occasion d'un concert commenté, une nouveauté à l'OSM cette année. Quand le chef parle...

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

En novembre, Charles Dutoit lançait la série de trois concerts commentés par l'analyse de la *Symphonie fantastique* de Berlioz. Tourné vers un public particulièrement composé de francophones, le *maestro* expliquait aux gens la facture du mouvement qui suivrait. Les musiciens s'exécutaient, puis le chef reprenait la parole pour expliquer le mouvement suivant.

L'idée n'est pas nouvelle, comme le souligne Jacques Lacombe, ce «gardien auxiliaire», deuxième oreille de Charles Dutoit pendant les répétitions et son plus fréquent remplaçant au pupitre lors de ses engagements à l'étranger. «La formule est plus nord-américaine qu'europpéenne. Je me suis inspiré de Leonard Bernstein et de ses *Young People's concerts*. Une génération complète y a été formée.» Jacques Lacombe fait ici référence à ces concerts avec l'Orchestre philharmonique de New York que le chef commentait lui-même à l'intention de jeunes auditeurs.

En fait, tout le volet «éducatif» a été confié à Jacques Lacombe. Aux matinées pour élèves du primaire ou du secondaire qu'il anime depuis quelques années déjà, il entendait des parents et des professeurs dire qu'eux aussi en apprenaient beaucoup à ces séances d'initiation. «L'OSM a un rôle éducatif à jouer», souligne Jacques Lacombe, dans la jeune trentaine, très à l'aise en relations publiques et fort de son expérience passée d'enseignant à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Un rôle éducatif à assumer, donc, et un déficit à résorber... On l'a dit, on l'a répété, les orchestres symphoniques, en mal de renouvellement d'auditoire un peu partout dans le monde, multiplient les stratégies qui vont de ces efficaces concerts commentés à des techniques de séduction plus douteuses (On se souvient par exemple d'un concert de l'Orchestre symphonique de Winnipeg dirigé par un maestro en pyjama...).

Des questions pas si évidentes

Et à ces concerts commentés de l'OSM, qu'apprend-on? Jacques Lacombe, qui a donc proposé la formule, veut surtout mettre en lumière le travail du compositeur derrière l'œuvre étudiée. Demain, ce sera la *Quarantième symphonie* de Mozart. Jacques Lacombe fera une présentation du compositeur et de son époque, de façon très succincte pour pouvoir profiter au maximum des musiciens de l'OSM sur place.

«Je veux dire aux gens: voilà, vous allez entendre telle chose, portez attention à ceci, à tel thème, à ce dialogue entre les différentes voix de l'orchestre. Il faut surtout leur donner un fil conducteur. Plus une pièce est longue, plus grands sont les risques de s'y perdre quand on ne connaît pas le plan de l'œuvre, l'ordre des événements.»

Pour faciliter l'écoute et la compréhension, les œuvres retenues sont déjà bien connues du grand public. Vous aimez une musique donnée, mais pourriez-vous dire pourquoi?

Derrière cette idée des concerts

commentés, un pari: celui que le goût de la musique peut se communiquer. Jacques Lacombe, lui, y croit ferme. «Il y a quelques années, j'ai rencontré à Lanaudière une connaissance à moi, un homme d'une trentaine d'années. Jeune, il n'écouait que du rock. Puis, un jour l'étrincelle: il s'est mis à courir les concerts, à acheter quantité de DC. Les goûts d'une personne changent au cours d'une vie.»

Voyez le vocabulaire: les goûts changent, a dit Jacques Lacombe. Il n'a pas dit «évoluent», terme qui supposerait la supériorité de la musique classique sur les autres. Le style de Jacques Lacombe, à ce niveau, tranche sur celui des autres *maestros*: il vient d'enregistrer un disque de Noël avec Marie-Michèle Desrosiers, a travaillé avec André Gagnon. En entrevue, il parle de la collaboration qu'il souhaite avec le milieu montréalais de jazz, de plus en plus bouillonnant.

«Dans ma famille, on n'écouait pas seulement de la musique classique. En fait, on en écouait assez peu. J'ai grandi avec toutes sortes d'influences et j'ai un grand respect pour tous les musiciens, qu'ils soient jazz, populaires...»

Et la carrière, alors?

Mine de rien, à sa troisième saison, Jacques Lacombe aide à faire souffler un vent de renouveau à l'OSM. On lui fait confiance et il assume avec doigté son rôle de «numéro deux» qui fait de lui, à son propre avis, un utile trait d'union entre les musiciens et la haute administration.

Advenant le départ de Charles Dutoit, certains musiciens chuchotent

même en coulisses que le poulain Lacombe pourrait très bien prendre la relève. Jacques Lacombe sourit, mais ne se monte pas la tête. «Rarement un chef assistant obtient-il le poste de directeur musical de la même organisation. La coutume veut plutôt qu'il parte faire ses classes ailleurs, dans une maison de moins grande envergure.»

Jacques Lacombe ne cache pas son rêve d'obtenir dans un avenir plus ou moins proche ce poste recherché de directeur musical dans un autre orchestre. Vu ses ambitions et sa carrière en pleine expansion, son contrat avec l'OSM est renouvelé d'année en année. «Quand j'ai eu le poste de chef assistant il y a trois ans, je ne m'étais pas donné de date butoir. Allais-je rester deux ans, trois ans, cinq ans? Je ne savais pas.»

Il dit avoir reçu quelques offres d'embauches de l'étranger et n'insiste pas sur leur intérêt. Les destinées des orchestres symphoniques et des opéras étant décidées quelques années à l'avance, Jacques Lacombe est à Montréal, à son avis, pour quelques années encore.

Pour le reste, ce touche-à-tout — il est le *maestro* pour *Casse-Noisette*, s'apprête à travailler avec le Ballet National du Canada, collabore avec l'Opéra de Montréal — n'entend pas se spécialiser. «Ma carrière de chef d'opéra se développe sur la scène internationale. Je dirige de plus en plus aux États-Unis, en Europe. Je veux être à la fois un chef symphonique et lyrique. J'ai besoin des deux.»

Ce dont il a aussi besoin, ces jours-ci, c'est de sommeil, dit-il. En l'absence de Charles Dutoit, qui reviendra le 18 février, et dans une pause de l'incessant va-et-vient des chefs invités, Jacques Lacombe sera partout: d'abord au concert commenté demain, puis à la soirée viennoise mardi. Mercredi, en début de journée, il dirigera un «Matin symphonique» qui mettra en vedette la hautboïste Louise Pellerin. «Elle a grandi à quatre rues de chez moi, au Cap-de-la-Madeleine!» (Et il en est fier, de son Cap-de-la-Madeleine, il en parlera trois fois au cours de l'entrevue!)

Donc, mercredi matin, concert, mercredi soir, re-soirée viennoise.

En avant la musique!



PAUL LABELLE

Le responsable du volet éducatif de l'OSM, Jacques Lacombe.

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA
CBF-FM 100,7

www.radio-canada.com



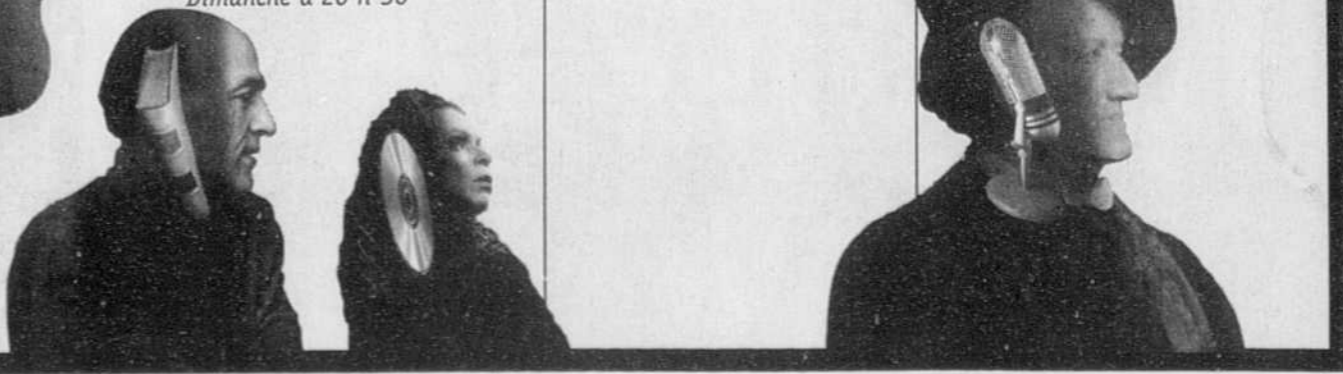
Découvrez **KORVENTENN**, une jeune formation qui interprète d'exquises chansons bretonnes et d'irrésistibles danses celtiques à **DES MUSIQUES EN MÉMOIRE** - 3^e édition de *Mémoires vives*. Samedi à 12 h 10

POUR UN DESCARTES. Dans la foulée des célébrations anniversaires de la naissance de René Descartes, une émission sur les grands enjeux de la pensée cartésienne et sur sa portée pour l'évolution de la science et de la représentation moderne du monde. Animation : **Georges Leroux**. Dimanche à 20 h 30

Ne manquez pas le **JACK DE JOHNETTE ONENESS QUARTET** dans un concert enregistré au Festival international de Jazz de Montréal 1996. **JAZZ SUR LE VIF** Samedi à 22 h

À QUI ÊTES VOUS? cette semaine à 9 h: Gilles Archambault reçoit l'écrivaine **Monique Bosco**, prix Athanase-David 1996 (lundi), et Jean Lesage s'entretient avec le compositeur **François Morel**, prix Denise-Pelletier 1996 (mardi et mercredi).

Le **CHOEUR et L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LA RADIO NATIONALE DANOISE** sous la direction d'**Herbert Blomstedt** avec les solistes Inga Nielsen, soprano, Mette Ejsing, contralto, Jorma Silvasti, ténor et Christian Christiansen, basse, interprètent la **MESSE N° 3 de BRUCKNER**. **RADIO-CONCERT** Lundi à 20 h



Surprenante rencontre

EVITA

De Alan Parker. Avec Madonna, Antonio Banderas, Jonathan Pryce, Jimmy Nail, Victoria Sus, Julian Littman. Scénario: Alan Parker, Oliver Stone, d'après la comédie musicale d'Andrew Lloyd Webber et Tim Rice. Image: Darius Khondji. Montage: Gerry Hambling. Musique: Andrew Lloyd Webber. États-Unis, 1996, 130 minutes. Au Loews.

MARTIN BILODEAU

Alan Parker n'a pas connu de véritable succès public depuis *Mississippi Burning*, en 1988. Ses trois films suivants, *The Commitments*, mais surtout *Come See the Paradise* et *The Road to Wellville*, ont été ramassés par la critique et boudés par le public. C'est dire qu'il avait besoin, plus que jamais, de se consacrer à un projet à la fois sûr et ambitieux. En adaptant *Evita*, somptueux opéra d'Andrew Lloyd Webber et Tim Rice inspirée de la vie d'Eva Peron, première dame d'Argentine décédée en 1952 à l'âge de 33 ans, Parker (secondé au scénario par Oliver Stone) renoue avec le cinéma-spectacle qu'il avait peu à peu délaissé, et qui a connu ses plus beaux accomplissements avec *Fame*

et *Pink Floyd The Wall*. L'intérêt de Parker pour la musique n'est plus à prouver, lui qui a su, grâce à des bandes sonores brillantes, apporter un souffle lyrique à des films *a priori* prosaïques (*Midnight Express*, *Birdy*).

Cela dit, la participation, dans le rôle-titre, de Madonna, donne l'impression d'un projet artistique pas très sérieux, d'une machine à sous chargée de reconforter n'importe quel producteur frieux, ou n'importe quel réalisateur en mal de succès. Pourtant, Madonna et Eva Peron ont tellement de points communs que le choix de cette «Material Girl» paraît indiscutable. Fausses blondes parvenues dotées d'un ego gigantesque et d'une aptitude exceptionnelle à apprivoiser les médias, Eva et Madonna ont commencé au bas de l'échelle. Sans véritable talent d'actrice ou de chanteuse, elles ont réussi grâce à leur personnalité originale et à leur ténacité. Eva y serait parvenue toute seule. Madonna, par contre, est une PME catapultée dans les rangs des multinationales. Aujourd'hui, leurs routes se croisent et, tout bien considéré, la rencontre est surprenante.

Partie à l'âge de quinze ans de son petit village de province, Eva Duarte arrive à Buenos Aires en 1934, l'estomac vide et assoiffée de gloire. Elle est jolie, elle a du charme et elle sait se tenir en société. Chaque homme qu'elle rencontre sera un tremplin vers le suivant, jusqu'à son atterrissage, apparemment orchestré, dans les bras de Juan Peron (Jonathan Pryce), alors vice-président du pays depuis le récent coup d'état militaire de 1943. Les Sans-Chemise et les syndicats le portent à la tête du pays en 1946, peu après qu'il eut épousé celle que le peuple surnomme désormais Evita.

Le parcours professionnel d'Eva Duarte reste plutôt flou, comme d'ailleurs ses rapports avec son mari et ses liens avec le clergé. La véritable nature du dictateur n'est pas davantage évoquée, sinon par le truchement de quelques événements glorifiants. On comprend toutefois que, la matière première du film étant la comédie musicale de Lloyd Webber et Rice créée en 1976, des libertés ont été prises avec l'histoire, ici arrondie pour satisfaire aux exigences du spectacle. Dans la mesure où Parker ne prétend pas à la vérité historique, le



Le couple Perón: Jonathan Price et Madonna.

parti-pris est acceptable. Alors pourquoi une telle recherche de vérité dans les maquillages, coiffures, chaussures et sacs à main de la dame, si le cadre restitué n'obéit pas à la même rigueur? Pourquoi, aussi, ces non-sens dans la continuité dramatique simplement pour satisfaire aux impératifs des chansons?

Evita porte sur le mythe, très peu sur la femme. Ainsi, sa montée sociale ressemble à celle qu'on observait dans les productions de l'Age d'or de Hollywood comme *The Lady from Shanghai*, de Welles, ou *Laura*, de Preminger. Un parcours fabuleux, un rêve buriné dans la mémoire des spectateurs mystifiés. La mise en scène de Parker est avare de gros plans sur le visage de Madonna, ménage son maigre potentiel dramatique et tire profit de ses performances chantées. Car Madonna répond aux impératifs de Broadway, soit une forte présence servie par une voix sans relief.

L'univers créé ici est à la fois réel et imaginaire; les personnages qui l'arpentent sont également ambigus, comme Che, ce narrateur, interprété

par un Antonio Banderas étonnant, qui incarne la voix du peuple et suit la paysanne jusqu'à son accession au pouvoir. Che, c'est le fil qui rend cohérent le rêve de cette vie peu banale; il incarne la voix de ceux qui ont cru en elle, les pleurs de ceux qui se sont ensuite sentis trahis. La voix de Banderas, semblable à celle de Billy Joel, en étonnera plusieurs, comme celle de Jonathan Pryce (*Carrington*), qui campe par ailleurs un Juan Peron convaincant, compte tenu de la circonstance.

À défaut d'être le happening annoncé, Evita est un brillant film de montage, qui croule sous la musique soit, mais tire néanmoins profit d'une partition hermétique en apportant à chaque note son écho visuel. Les scènes de guerre civile sont particulièrement réussies, rappelant le Alan Parker engagé de *Pink Floyd The Wall*, bien que les séquences à grand déploiement, dont l'enterrement constitue le sommet, révèlent un metteur en scène inspiré, maître de ses images et préoccupé par le rythme et la chorégraphie.

La guerre des mondes

SALUT COUSIN!

De Merzak Allouache. Avec Gad Elmaleh, Mess Hattou, Magaly Berdy, Ann Gisel Glass, Jean Benguigui, Xavier Maly. Scénario: Merzak Allouache, Caroline Thivel. Image: Pierre Aim. Montage: Denise de Casabianca. Musique: Safy Boutella. Algérie-France-Belgique-Luxembourg, 1996, 98 minutes. Au Loews.

MARTIN BILODEAU

Il est rare, désormais, que la voix du multiculturalisme français, exprimée au cinéma, traverse l'océan pour nous rejoindre. Autrefois, un film comme *Le Thé au harem d'Archimède*, de Mehdi Chareff, trouvait son public à Montréal et connaissait une carrière commerciale plus qu'honnête. Aujourd'hui, outre leur participation au Festival des films du monde, ces films arrivent au compte-gouttes sur nos écrans. *Salut cousin!*, de l'algérien Merzak Allouache (*Bab El-Oued City*), est une belle comédie douce-amère que le réalisateur, interdit de tournage dans son pays, a réalisée en France. Très attaché à sa nation, celui-ci a conçu ce petit film artisanal sur la condition des Algériens et, par voie de conséquence, sur la condition humaine.

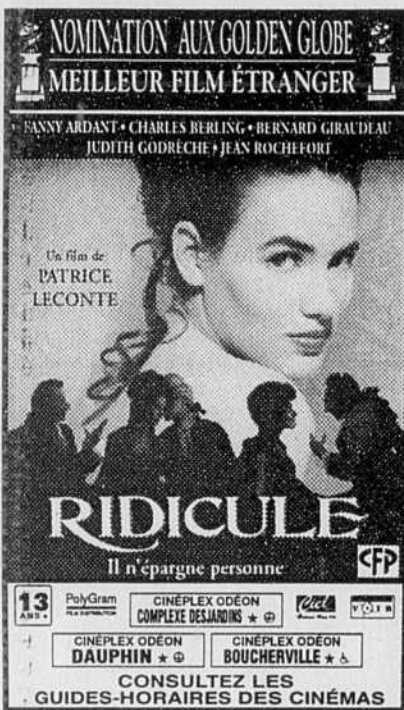
Jeune Algérien naïf et sympathique, Alio (Gad Elmaleh) débarque à Paris pour quelques jours, histoire de récupérer une valise pour le compte de son patron qui importe sous le manteau des vêtements «made in France». Son cousin Mok (Mess Hattou), immigrant de seconde génération, l'accueille à la gare et l'emmène chez lui, dans un quartier défavorisé en sursis de démolition. Derrière les airs «cool» et le «look hyper-sensass» de Mok se cache un enfant effrayé, irresponsable, qui a contracté des dettes considérables et trempe dans toutes sortes de combines qui le font s'enfoncer davantage dans les ennuis. Alio ne sera pas longtemps dupe du manège de son cousin.

Salut cousin! repose essentiellement sur la comparaison des deux jeunes hommes, la mise en évidence de leurs différences culturelles, qui se manifestent

à travers le langage, leurs vêtements, leur comportement en société, etc. Allouache étudie leur comportement face à l'adversité, leur attitude vis-à-vis de leurs responsabilités sociales, familiales et nationales. Il questionne ainsi l'identité à travers cet Algérien en visite, qui n'aspire à rien de plus qu'à ce qu'il possède déjà, et ce Français d'adoption, qui a quitté famille et banlieue pour mieux se dissocier de ses origines maghrébines, et assumer entièrement sa nationalité française. Or, l'Algérie le rattrape à tous les détours, chose contre laquelle sa copie bien française (Ann Gisel Glass) ne peut rien. De son côté, son identité étant assumée, Alio pourra sans difficulté tomber amoureux de Fatoumata (Magaly Berdy), belle voisine de Mok d'origine nigérienne.

Le réalisateur, par ces oppositions mises en valeur, met en scène, comme deux univers parallèles, la réalité dans laquelle Alio vit et le rêve dans lequel Mok se réfugie. Il aurait pu continuer sur le mode allusif, mais Allouache a choisi d'illustrer l'univers onirique de Mok à travers une scène où celui-ci fait traverser le miroir à son cousin, au cours d'une course à molybde qui se transforme en vol plané sur une Harley. Cette parenthèse poétique est malheureusement peu convaincante, mais porte peu à conséquence sur l'ensemble de la réalisation, habile et originale, et la photographie d'un réalisme cru signée Pierre Aim (*La Haine*).

Allouache insère une quantité impressionnante de petits détails vivants dans son tableau minutieusement brossé, qui respire malgré son abondance d'intentions. Avec économie, le réalisateur illustre le climat de terreur raciste qui règne à Paris, la difficulté qu'ont les immigrants à s'intégrer dans cette société fortement codée et exclusive, leur misère économique et leur confinement dans les cités de banlieue. En dépit de ce portrait peu reluisant, Allouache propose des personnages optimistes et courageux, auxquels des comédiens très convaincant prètent leur talent. En l'occurrence, le jeune humoriste Gab Elmaleh — qui a plusieurs fois foulé les planches montréalaises, dit-on — campe un Alio nuancé et sympathique.



À ne pas manquer!

Les Cahiers spéciaux de la Rentrée 1997

Cahier spécial

Le 25 janvier 1997

Tombée publicitaire: le vendredi 17 janvier 1997

Rentrée culturelle

Brigitte Cloutier
985-3318

Cahier spécial

Le 1^{er} février 1997

Tombée publicitaire: le vendredi 24 janvier 1997

Rentrée littéraire

Jacqueline Avril
985-3319

LE DEVOIR

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
 ★★★★: très bon
 ★★★: bon
 ★★: quelconque
 ★: très faible
 ☞: pur cauchemar

THE CRUCIBLE

★★★★

À Salem, en 1692, la panique s'empare des villageois lorsqu'une jeune fille annonce la présence d'esprits malins parmi eux. Nicholas Hytner signe ici une mise en scène éblouissante, personnelle et déstabilisante, sur un scénario d'Arthur Miller, d'après sa pièce écrite en 1953, véritable glissement de terrain qui emporte la logique sur son passage. La distribution est de haut calibre (Daniel Day-Lewis, Winona Ryder, Joan Allen et Paul Scofield), pour un film d'égale qualité. À l'Égyptien (v.o.), Berri (v.f.).

Martin Bilodeau

SHINE
(LE PRODIGE)

★★★★

Réalisé par l'Australien Scott Hicks, ce film très sensible, juste et prenant évoque la vie du pianiste virtuose David Helfgott, enfant prodige tyrannisé par son père, sombrant plus tard dans la maladie mentale puis sauvé par l'art et par l'amour. Œuvre de rédemption, mais sans ficelles, sur une écriture musicale et une interprétation magistrale de Geoffrey Rush, *Shine* est un film subtil et humain habité de non-dit et de respect. À l'Égyptien (v.o.) et au Complexe Desjardins (v.f.).

Odile Tremblay

THE ENGLISH PATIENT

★★★★ 1/2

Anthony Minghella porte à l'écran l'envoûtant roman de Michael Ondaatje avec beaucoup de finesse et de sensibilité. Entre le désert du Sahara et un monastère transformé en hôpital dans l'Italie de la dernière guerre, des destins d'amour et de souffrance s'entrecroisent habilement. Juliette Binoche en infirmière dévouée et blessée par la vie demeure au chevet d'un patient brûlé et Willem Dafoe en antihéros torturé au passé douteux sont particulièrement vibrants. Une fresque romanesque portée par des images et un climat subtils. Au Faubourg.

O.T.

FLIRT

★★

Hal Hartley (Amateur) propose ici trois variations sur le thème de la rencontre amoureuse et de la rupture. À trois moments différents, dans trois villes différentes (New York, Berlin, Tokyo), Hartley raconte la même histoire pour en observer les variantes. Flirt tourne vite au procédé du fait de la faiblesse de son scénario. L'exercice permet néanmoins à Hartley d'explorer différentes avenues de mise en scène, ce qu'il fait avec plus ou moins d'originalité. Au Parallèle.

M.B.

MARVIN'S ROOM

★★★

Un film pétri de bons sentiments nous arrive sur un air de violon. Signé Jerry Zaks, il donne la vedette à Meryl Streep et Diane Keaton. La première est la méchante sœur égoïste, la seconde la tendre et dévouée de la famille qui se meurt d'un cancer. Drame manichéen sur un scénario faible. Diane Keaton s'y révèle une quasi-sainte de caricature et la prestation plus nuancée de Diane Keaton ne sauve pas la mise. À l'Égyptien.

O.T.

GHOSTS OF MISSISSIPPI

★ 1/2

Inspiré des circonstances ayant conduit, 30 ans après le crime, à la condamnation du meurtrier d'un militant pour les droits civiques au Mississippi, ce film de Rob Reiner s'avère détestable à cause de son simplisme édifiant et son ambiguïté morale. Prétendant faire le procès du racisme dans les états du Sud, Reiner fait le procès d'un personnage caricatural qui incarne l'extrême de cette idée. Ce film est par ailleurs mal écrit et souvent ridicule. Au Faubourg.

M.B.

La grande illusion

Le premier film de Didier Le Pêcheur a séduit tout le milieu en remettant en question les rapports entre le créateur et le personnage

MARTIN BILODEAU

Des nouvelles du bon Dieu n'est pas passé inaperçu au dernier Festival des films du monde. Le film était en effet présenté à guichets fermés devant un auditoire ravi et une presse enthousiaste, qui a répété le plaisir à Rouyn-Noranda cet automne. Cette comédie noire est signée Didier Le Pêcheur, un nouveau venu dans le paysage français qui, pour sa première incursion au cinéma, bouscule les règles en remettant en question les rapports entre le créateur et le personnage, entre la vie et l'histoire. Son road-movie surréaliste, anti-conformiste, voire anarchiste, s'amorce sur le suicide de Battavia, un écrivain aliéné par son rôle de créateur créé par un autre. À la suite de cette disparition subite, Nord (Christian Charnement) et Evangile (Marie Trintignant), fans défaits du défunt, prennent soudain conscience de leur statut de personnage.

Mais qui est leur créateur? Dieu, bien sûr! En cherchant à rencontrer ce «beau salaud» pour lui demander des explications à propos de leur «existence de merde», ils font monter à bord de leur voiture-taxi la veuve de l'écrivain (Maria de Medeiros), un curé désespéré (Michel Vuillermoz), ainsi que quelques autres personnages désorientés susceptibles de les rapprocher de Dieu (Jean Yanne). Celui-ci, qui ne rencontre ses sujets que le dimanche, leur fera enfin parvenir une invitation.

Le créateur de cette comédie pas banale, qui prend l'affiche vendredi prochain, était de passage à Montréal cette semaine. D'un abord sympathique, Didier Le Pêcheur ressemble à un adolescent de 37 ans avec son visage dessiné à la ligne claire, sans signe distinctif, en harmonie avec son rôle de créateur invisible. Il s'étonne d'avoir à assurer le service après-vente, lui qui pensait au départ que son film, presque entièrement tourné au Portugal pour des raisons de budget, connaîtrait une carrière parisienne. Un passage remarqué au dernier festival de Berlin, puis un grand prix au Festival international du film d'humour de Chambrousse, ont déjoué tous ses plans, l'obligeant à s'expliquer à l'échelle planétaire.

«Pour moi, Des nouvelles du bon Dieu, c'est d'abord un film sur la création. Le titre donne à penser que c'est un film sur Dieu, mais c'est en fait un film sur le rapport entre le créateur et ses personnages, ainsi que sur la prise de conscience de sa responsabilité.» Le réalisateur met ainsi en place un jeu de miroirs qui se réfléchit à l'infini. En route, il évoque les thèmes de la responsabilité individuelle (Sommes-nous maîtres de notre destin?), du droit à l'anarchie (Et si on allait à l'encontre de ce qui est écrit?), de la responsabilité du créateur vis-à-vis de ses «egos expérimentaux», etc.

Didier Le Pêcheur se dit croyant, sans toutefois adhérer aux religions ou aux églises, qui ne l'intéressent pas: «Je suis revenu à l'idée de Dieu par l'écriture, où je me suis dit que j'étais moi-même le dieu de mes personnages, donc un type avec des défauts, des qualités, des problèmes, des factures, etc. L'autre, celui qu'on affuble d'un «-majuscule, y a pas de raison pour qu'il ne soit pas pareil.» C'est pour cette raison que Le Pêcheur est heureux d'avoir donné le rôle de Dieu

à Jean Yanne qui, selon lui, est un type avec plus de défauts que de qualités: «Dans le film, il est plus humain que tous les autres, qui vivent dans un monde abstrait, qui sont des personnages sans passé, qui occupent une fonction imposée par le récit.» Ainsi, le réalisateur efface la frontière entre rêve et réalité, laissant les deux s'entremêler: «J'ai voulu créer une hiérarchie horizontale plutôt que verticale, pour montrer que Dieu n'est pas au dessus de nous, mais à côté. De la même façon, mes personnages ne sont pas en dessous de moi, mais à côté. S'ils veulent me demander des comptes, il peuvent le faire. Ils ne s'en privent pas, d'ailleurs; la nuit, dans mes rêves, ils viennent en effet taper à la porte pour me suggérer la suite des événements.» Des nouvelles du bon Dieu, c'est en quelque sorte *It's A Wonderful Life* à l'envers.

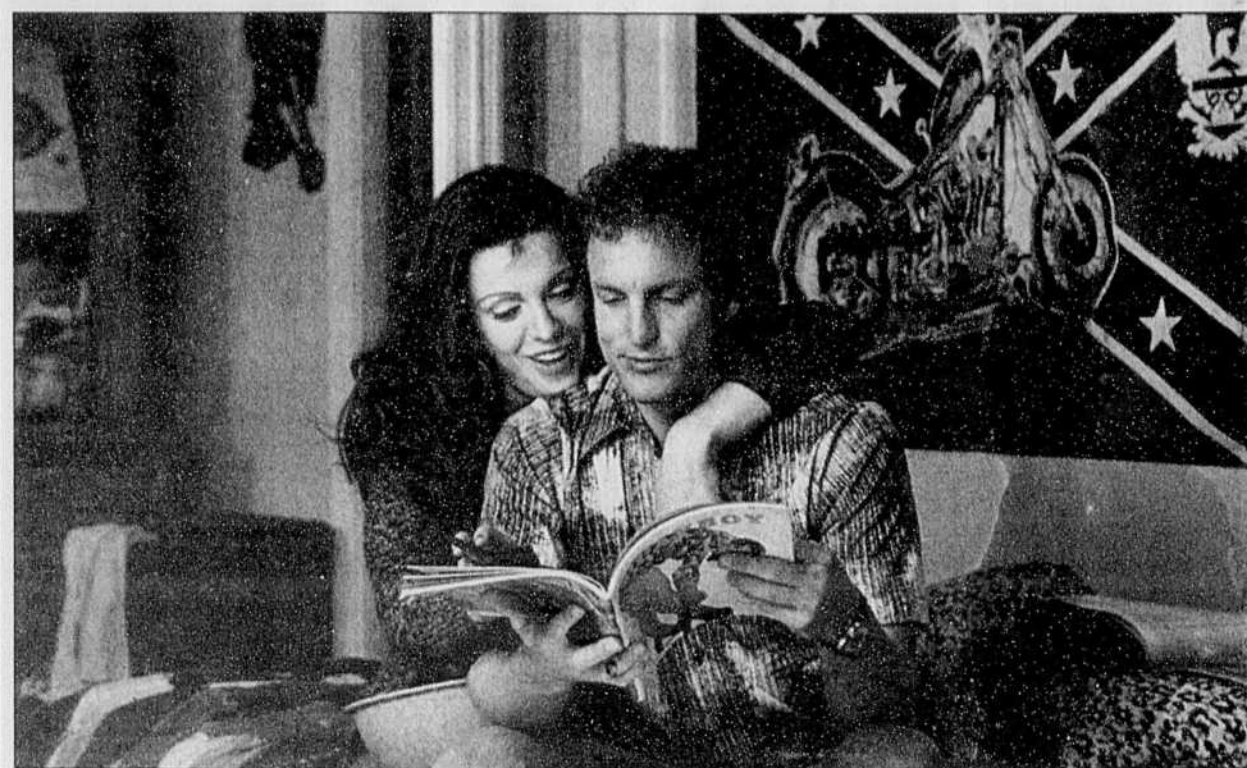
Le Pêcheur se destinait au cinéma, puis a fait un détour par l'écriture. À ce jour, quatre romans ont été publiés, dont *Des nouvelles du bon Dieu*, paru en 1995 chez Julliard, qu'il a écrit parallèlement à son scénario. «C'est le cinéma qui m'a fait découvrir la vie, c'est la littérature qui me l'a fait comprendre», affirme ce disciple de Rilke, Boulganov et Renoir. Artisan surdoué qui a découvert très jeune qu'il avait envie de fabriquer de l'illusion, Le Pêcheur a néanmoins attendu la publication de son premier roman, en 1988, pour faire le grand saut. Il tourne alors trois courts métrages, ainsi qu'une série de vidéoclips pour des artistes de variété (Julien Clerc, Eddy Mitchell, Juliette Greco, etc.), accumulant tranquillement l'expérience nécessaire à la réalisation de son premier long métrage, qui rend avec une cohérence exceptionnelle les préoccupations littéraires de l'auteur: «Le film renvoie à la littérature parce que, selon moi, c'est dans la littérature qu'on trouve sa raison d'être. On y rencontre des gens qui disent des choses qu'on a envie de dire.»

Alors qu'au cinéma, on découvre des gens qu'on a envie de rencontrer. C'est ce qui vous arrivera lorsque vous irez demander *Des nouvelles du bon Dieu*. Promis, juré.



Didier Le Pêcheur

CHRISTIAN GUAY LE DEVOIR

Courtney Love et Woody Harrelson, dans *The People vs. Larry Flynt*.

SIDNEY BALDWIN

L'insoutenable pesanteur de la grâce

THE PEOPLE VS. LARRY FLYNT

De Milos Forman. Avec Woody Harrelson, Courtney Love, Edward Norton, Brett Harrelson, Donna Hanover, James Cromwell. Scénario: Scott Alexander, Larry Karaszewski. Image: Philippe Rousselot. Montage: Christopher Tellesen. Musique: Thomas Newman. États-Unis, 1996, 130 minutes. Au cinéma Alexis-Nihon.

MARTIN BILODEAU

Après sept longues années de silence, on n'attendait plus le prochain film de Milos Forman; cela d'autant plus que le réalisateur d'origine tchèque, aujourd'hui âgé de 64 ans, avait rédigé ses mémoires en 1993. Mauvais signe.

C'est donc avec une grande joie, légèrement mêlée d'appréhension, que nous accueillons aujourd'hui *The People vs. Larry Flynt*, un film inspiré des démêlés personnels et juridiques du fondateur de *Hustler*, un magazine pornographique qui se rit de l'establishment américain et ridiculise les moralistes et autres rigoristes qui se consacrent à maintenir dans un étroit couloir moral la population américaine. Au premier coup d'œil, l'entreprise semble toutefois racoleuse, voire commerciale, à cause notamment de son sujet potentiellement sensationnel, et de sa distribution qui réunit Woody Harrelson, un comédien très prisé auprès du jeune public, et la rockeuse Courtney Love, qui fait ici une entrée remarquée au grand écran, après un passage peu concluant dans quelques films mineurs. Tous deux s'avèrent excellents et intenses, dans ce film audacieux et réussi, où le réalisateur, qui a fui le régime totalitaire de son pays natal, révèle aujourd'hui l'ambiguïté et l'hypocrisie de son pays d'accueil.

Établi à Cincinnati, Larry Flynt dirige un établissement de danseuses *topless* auquel manque une clientèle fidèle et nombreuse; sans cet atout, le *Hustler* se dirige droit vers la faillite. C'est alors que germe en Flynt l'idée de publier une *newsletter* illustrée, qui met en relief les attributs de ses effeuilleuses, dont la vedette en date est la trop jeune Althea Leasure (Love), que Flynt épouse aussitôt. Après quelques ratés de départ, puis quelques parutions à grand tirage, voilà la feuille de chou métamorpho-

sée en un populaire magazine couleur sur papier glacé. Par ses photos qui repoussent toujours plus loin les limites du tolérable, Flynt s'attire cependant les foudres d'ennemis qui le traînent devant les tribunaux, et passe désormais de la prison à la probation, du procès à l'appel, de la religion au nihilisme, de la position debout à la position assise (le projecteur d'un tueur le laissera en effet paralysé de la taille aux pieds). Flynt n'abdiquera jamais et ira jusqu'en cour suprême pour faire valoir sa liberté d'expression — garantie par le premier amendement de la Constitution — avec le concours de son jeune avocat (Edward Norton) qui, par moment, devra se battre contre son client provocateur pour protéger ses intérêts.

À première vue, ce récit paraît ancré à mille lieues de l'univers du réalisateur. Pourtant, Forman parle une fois encore de la difficulté qu'éprouvent les personnages originaux ou marginaux à survivre à leur entourage. Son Larry Flynt, clown désaxé et féroce original, est un proche parent de McMurry aliéné par l'institut psychiatrique dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*; de Mozart reclus et trahi d'*Amadeus*; ou du Valmont manipulé par l'aristocratie hypocrite dans le film du même nom. Forman y reprend également les thèmes, abordés dans *Ragtime*, du droit à la différence et du droit à une justice impartiale.

Outre un court prologue conçu pour révéler les origines du personnage-titre, *The People vs. Larry Flynt* se déroule sur une période de vingt années, qui défilent à la vitesse de l'éclair, sans temps mort ni surplage. Forman fonce, à l'image de Flynt, comme un taureau dans une corrida,

traversant les années 70 marquées par l'euphorie de la libération sexuelle, et les années 80 caractérisées par le retour aux valeurs conservatrices. Milos Forman expose ici, d'une façon unique, la notion voulant que la décadence et la moralité marchent main dans la main, que la première est la conséquence de la seconde. Ainsi, le magazine *Hustler* prend-il son véritable envol grâce au freinage moral provoqué par le retour au pouvoir des républicains en 1980. (Dans *The Crucible*, Arthur Miller démontre lui aussi que le diable n'est jamais aussi présent que lorsque Dieu est imposé de force.)

Malgré une propension au spectacle qui n'est pas toujours heureuse — le film est produit par Oliver Stone, et écrit par les scénaristes de *Mars Attacks* —, malgré aussi une étude psychologique esquivée au profit d'une peinture sociale plus macroscopique, Forman met en scène ce récit avec goût et tact, sans complaisance ni racole. Fort de son expérience musicale à travers des films comme *Hair*, *Ragtime* ou *Amadeus*, le réalisateur fait intervenir la musique de Thomas Newman de façon inusitée, pour relever délicatement les images de Philippe Rousselot, belles et pudiques, qui s'appuient sur la matière dramatique du récit sans jamais se laisser aspirer par la tentation du sensationnalisme, à laquelle aurait sans doute succombé un réalisateur plus moralisateur — Oliver Stone, par exemple. Forman s'intéresse moins à l'homme qu'à ce qu'il incarne, soit une victime du système judiciaire corrompu par l'hypocrisie des institutions dont la «moral majority» sert les intérêts économiques.

Frontenac 2550, rue Ontario Est (métro Frontenac)

JACQUES BERTIN
Samedi 25 janvier à 20 h

Billets: Admission (790-1245) Frontenac (872-7882)

Musique de chambre au Centre Pierre-Péladeau

ANTON KUERTI
Pianiste

QUATUOR MORENCY

Le lundi 13 janvier 1997 20 heures

QUINTETTE DE BRAHMS

Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
Rue Sanguinet / Berri-UQAM
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

À la vie, à la mort
Un film de Robert Guédiguian

13 ANS +

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA LIBRE PRÉSENTE

Du Coeur à l'Âme avec ou sans Dieu

Où plusieurs chemins mènent à la Lumière!

un film de Suzanne Guy

«Plén d'empathie mais sans complaisance... beaucoup de sincérité et une générosité sobre.»
Éric Fourlancy: VOIR

Prolongation à la demande générale

Du 10 au 16 janvier à 19 h

Admission: \$5.00

AU CINÉMA ONF 1564, St-Denis. Tél.: (514) 496-6850

GAD ELMALEH MESS HATTOU
Un film de MERZAK ALLOUACHE

« Une comédie douce-amère et chaleureuse. »
Pariscopie

« C'est drôle, chaleureux et très bien joué. »
Le Nouvel Observateur

Festival de Cannes 1996

Quinzaine des Réalistes

MAINTENANT À L'AFFICHE!
1:00 - 3:30 - 7:10 - 9:30
COUCH-TARD ven. sam. 12:00

FAMOUS PLAYERS
LOEWS

salutcousin!
prima film

LES ARTS

TÉLÉVISION

L'histoire rendue aux Québécois

Le capitaine d'un navire européen en route pour le Canada avait enjoint à ses passagers de boire et de manger les yeux fermés pour ne pas voir tout ce qui grouillait dans la boustifaille. Mais de toute manière, le mal de mer finissait pas frapper tout le monde et il fallait alors faire venir les cochons...

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

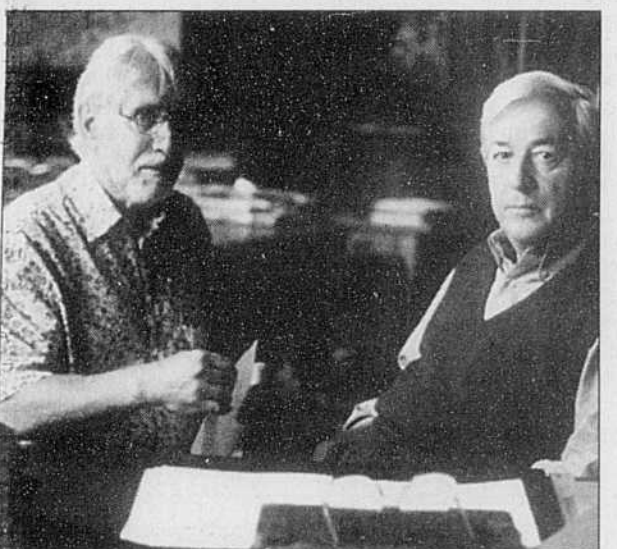
«Nous étions plus morts que vivants», raconte une religieuse ursuline qui, en 1639, fit le voyage avec Marie de l'Incarnation. Suivraient l'hiver, les moustiques et les Iroquois. Suivraient des siècles d'histoire méconnue, dont Gilles Carle et Jacques Lacoursière veulent nous redonner un morceau. Les Québécois, on l'a dit et répété, connaissent mal leur histoire, malgré l'importance de cette discipline. C'est donc pour redonner aux Québécois une partie de leur passé que l'historien Jacques Lacoursière et le cinéaste Gilles Carle ont réalisé *Épopée en Amérique: une histoire populaire du Québec*, une série de 13 épisodes qui débute lundi à 21h sur les ondes de Télé-Québec. Ne la riez pas.

L'intermittent Jacques Lacoursière ne s'est jamais contenté de l'histoire des grands de ce monde; il n'est donc pas surprenant que son histoire s'attarde tout aussi bien à la vie des peuples et des gens ordinaires qu'à celle des «explorateurs officiels». Pour le reste, l'historien s'abreuve à diverses écoles, celle des événements autant que celle des annales, tout en sachant bien que *l'histoire n'est jamais objective puisque nous choisissons d'établir des liens de cause à effet entre des situations*.

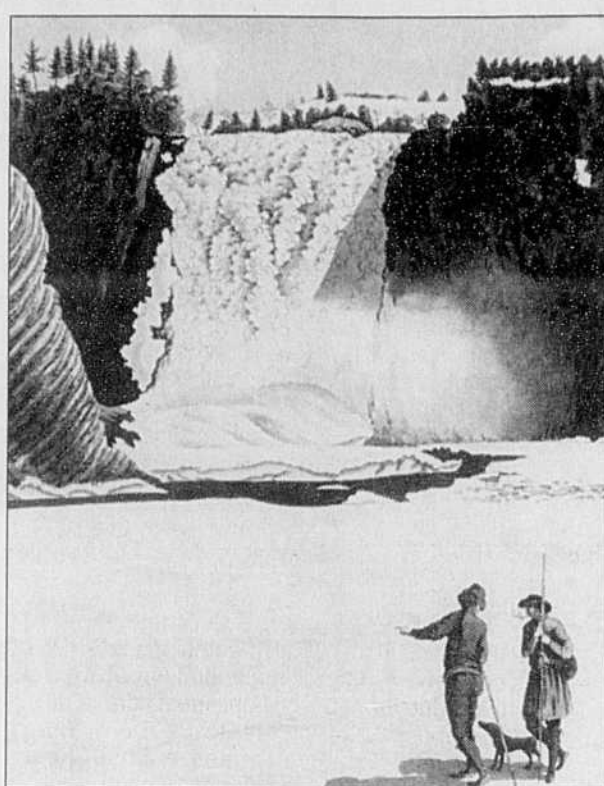
D'ailleurs, même si Lacoursière a le dernier mot dans la série, nous aurons droit à plusieurs points de vue, selon les historiens invités à s'exprimer.

D'entrée de jeu, l'équipe ratisse large et on respire. Les relations entre les Européens et les Amérindiens sont examinées sous l'angle du choc culturel et le téléspectateur abandonne rapidement l'exercice du partage des torts. En même temps, rien n'est pour autant évacué, ni la torture des missionnaires d'un côté ni les trocs d'escrocs de l'autre. Il s'en trouvera certainement, cependant, pour dire que tel événement ou tel autre a été à peine effleuré, ou encore que tel autre a pris trop d'importance. C'est inévitable et souhaitable.

Parfois, des objections sont soulevées et des pistes suggérées. Jacques Lacoursière rappelle par exemple dans le second épisode que Samuel de Champlain, vraisemblablement un huguenot, a souvent été accusé d'être à l'origine de la guerre entre Iroquois et Français, qui allait durer un pénible siècle. Peut-être bien, dit-il, mais en demandant si le géographe de Brouage pouvait faire autrement que de se lier avec les Algonquiens, ennemis des Iroquois certes, mais ses plus proches voisins et ses principaux partenaires dans le commerce de la fourrure.



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC
Gilles Carles et Jacques Lacoursière.



Une scène d'*Épopée en Amérique*.

Mais les ennemis de Samuel de Champlain ne furent pas que les Iroquois. Des Basques installés à l'île aux Basques et gérant un fondoir d'huile de baleine tentèrent de le faire assassiner, question de conserver leur emprise sur la richesse sous-marine sur laquelle ils avaient mis la main...

Divers publics

La série s'ouvre sur les expéditions navales du XVI^e siècle et s'achève sur le début de la Révolution tranquille. Le tandem Carle-Lacoursière fait débiter l'histoire non pas avec l'arrivée des premiers Européens mais avec celle de leurs premiers départs d'Europe — non sans avoir précisé que des Vikings puis des migrants asiatiques avaient foulé le sol nord américain il y a plusieurs milliers d'années.

L'utilisation de la télé à des fins didactiques est une arme à deux tranchants car le téléspectateur n'est pas dans une salle de cours et peut aller prendre l'air à tout moment. Mais la série évite le piège pédagogique, même si Jacques Lacoursière prend fréquemment la parole, assis devant son bureau, entouré de ses gros bouquins et de son globe terrestre.

Futé, l'historien a mis à la poubelle fiches et cartons pour parler à la caméra, directement. Et comme il est un conteur passionné, on l'écoute. Seuls les sous-titres, bien gros à l'écran et destinés aux enseignants qui veulent n'utiliser que certains segments d'une émission, donnent un petit aspect pédagogique à l'entreprise. Pour le reste, la série n'a rien à envier aux documentaires que présente le réseau PBS à l'occasion, du moins si on en juge par les deux premiers épisodes. Pour Télé-Québec, qui espère intéresser à la fois le milieu scolaire et le grand public, la production d'Imavision 21 est idéale.

Environ 75 % des images présentées sont des archives, à raison de 250 plans d'archives par épisode (gravures, dessins, peintures) ou des extraits de films passés. La série s'ouvre notamment sur un magnifique extrait du film américain *Silent Enemy*, tourné en 1925 en terre inuit, qui nous montre un troupeau de caribous dévalant les terres enneigées du Nord. Des extraits de *Marguerite Volant* sont aussi insérés ici et là dans la série; l'équipe s'est par ailleurs rendue à l'île Verte pour reconstituer certaines scènes.

L'équipe de *Épopée en Amérique: une histoire populaire du Québec* projette déjà une seconde série, celle-là débutant en 1960. Jacques Lacoursière sait que l'exercice sera périlleux car la mémoire des téléspectateurs sera encore toute fraîche. Ainsi que les tensions entre fédéralistes et souverainistes.

DISQUES CLASSIQUES

Création américaine, amalgame anglais, sincérité slave

FRANÇOIS TOUSIGNANT

CORIGLIANO

John Corigliano: *To Music* (1995), *Voyage for Flute and String Orchestra* (1983), *Campane di Ravello* (1987), *Elegy for Orchestra* (1965), *Promenade Ouverture* (1981), *Creations* (1984).
Ian McKellen, narrateur; l'Orchestre des Flandres I Fiamminghi.
Dir.: Rudolf Werthen.
Telarc Digital CD-80421.

Corigliano fait partie de ce club sélect de compositeurs américains qui passent la rampe à peu près partout. Créateur prolifique et fréquemment joué, sa musique résonne aux quatre coins du monde. Afin de ne pas trop effaroucher son public, on y trouve donc certains tics d'écriture qui sont plus qu'une signature: une sorte de complaisance dans l'effet assuré. Le dessert est parfois ordinaire, mais comme il est spectaculairement flambé, on pardonne.

C'est ce qu'on pourrait dire des cinq premières pièces de ce disque. Il s'agit de musique de circonstance et on n'entend guère de différence au fil et à mesure que défilent les pages.

Il y a pourtant une surprise de taille: *Creations*. Ici, Corigliano avoue avoir voulu écrire une œuvre intellectuelle et expérimentale pour une émission de télévision, le médium aidant à faire passer les «audaces».

De tout ce que je connais de ce compositeur, c'est indéniablement la meilleure pièce. Un narrateur récite l'histoire de la Création (les deux récits bibliques, d'où la division en deux parties de l'œuvre) sur une trame sonore d'une inspiration harmonique et de timbre fascinante, captivante et fabuleusement inouïe. Quand un grand compositeur ne suit que ce que lui dicte son oreille et maintient haut le flambeau de son exigence, le résultat est passionnant.

La simplicité de la forme et le fil conducteur de la narration permettent l'éclosion d'une imagination et d'un contenu musical qu'on aime à réentendre encore et encore. Pas une once d'ennui, de ramassis, de platitude. La musique colle au propos des premiers jours. Si vous n'aimez pas la musique contemporaine, courez acheter cet enregistrement, il vous fera l'adorer et vous en fera partager l'immense nécessité.

Il faut aussi féliciter l'ensemble I Fiamminghi et son chef, le violoncelliste Rudolf Werthen, pour la qualité de l'interprétation. Ils partagent leur amour de cette musique — ce qui avantage considérablement le disque — et la rendent avec un engagement communicatif. Ces vingt-cinq minutes vous feront commencer l'année du bon pied.

FAREWELL TO PHILOSOPHY

Gavin Bryars: concerto pour violoncelle (*Farewell to Philosophy*); *One last Bar, then Joe Can Sing*;



By the Vaar, Julian Lloyd Webber, violoncelle; Charlie Haden, contrebasse; English Chamber Orchestra. Dir.: James Judd. Ensemble Nexus. Point 454 126-2.

Il existe des compositeurs qui n'hésitent pas à utiliser les arsenaux «modernes» pour mieux le paraître et qui pourtant sont désespérément anciens. On peut parler d'esthétique des mélanges, de (con)fusion des styles, voire à la création d'idiomes assez neufs, à l'image du world-beat de la musique populaire ou des œuvres «exotiques» de Mauricio Kagel.

Il est toujours difficile pour les compositeurs de transformer la citation en apport propre et vivifiant, surtout si on se contente de gestes qui veulent faire émotif et expressif parce que déjà largement encodés par un usage abusif en certains contextes que la chanson ou les paroles ont indélébilement marqués.

Le concerto pour violoncelle et orchestre de Gavin Bryars, que l'auteur a intitulé *Farewell to Philosophy*, flirte avec la nostalgie, les clichés d'écriture pour violoncelle «lyrique», le jazz et l'esthétique *new age*. Cela n'a en soi pas de grande conséquence quand il s'agit de mode: on ne revient bien que ce que l'on veut et la prétention au divertissement est absolument légitime. Il en va autrement quand on attaque un genre qui exige un peu de tenue, qui a ses propres demandes et ses tout aussi légitimes prétentions.

Ce concerto nous offre donc une musique d'atmosphère à n'écouter que comme musique de fond si on ne veut pas s'enfoncer dans l'ennui et la monotonie. Longues mélodies dans le médium du registre, quelques accès au grave et à l'aigu, et l'inévitable utilisation des arpèges sur quatre cordes.

Cela est très gratifiant pour le soliste et pour l'amoureux de la sonorité de ce magnifique instrument, mais cela devient vite lassant, surtout avec la lenteur anémique des tempos, qui crée plus un climat soporifique qu'un prélude à la méditation.

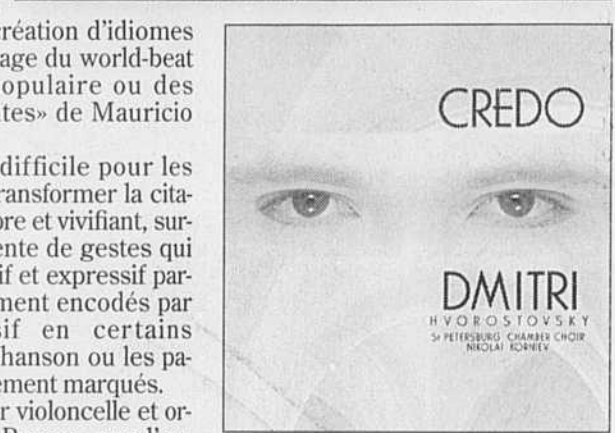
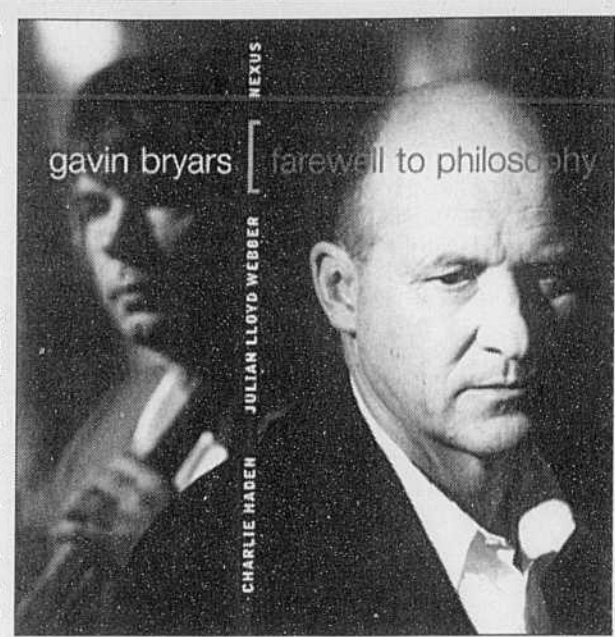
Il reste pour stimuler l'intérêt un charme sombre de quelques harmonies qui est assez efficace. On peut même qualifier certaines «progressions» d'originales, ce qui fait regretter d'autant que le compositeur n'ait pas su s'inspirer lui-même de ses meilleurs coups pour aller plus loin, se contentant de regarder la musique défilé.

Il en va de même pour l'utilisation coloristique de la percussion dans *One Last Bar...*: de belles sonorités qui masquent un manque de substance; l'oreille à l'impression de tourner en rond.

Bryars fait donc ici chou blanc, ne produisant une musique ni contemplative ni discursive. Plutôt une sorte d'hybride qui se voudrait «actuel», mais malheureusement sans propos, comme la pire musique à programme du siècle précédent, où les médiocres voulaient excuser la faiblesse de leurs œuvres par un tour de passe-passe extra-musical.

Le compositeur, lui-même contrebassiste, semble avoir, comme Sibelius, une oreille qui a une nette prédilection pour les graves, doublée d'un goût pour tout ce qui est feutré. Alors oui, parfois, la séduction au premier niveau opère.

La musique devient donc jolie, très jolie même, mais malheureusement, son sens s'est déjà irrémédiablement tu.



CREDO

Musique religieuse russe pour diverses circonstances interprétée par Dmitri Hvorostovsky (baryton) et le Chœur de chambre de Saint-Petersbourg. Dir.: Nikolai Korniev. Philips 446 089-2

Il serait peut-être plus exact de parler ici de musique orthodoxe slave puisque certaines pièces sont de plume bulgare. Qu'importe: l'unité de style est si grande qu'on ne va pas démanteler une tradition religieuse relativement unifiée en secteurs géographiques.

L'inspiration est triple dans ces chants sacrés. D'abord, le chant orthodoxe avec sa noblesse monodique et son austérité fervente. Ensuite, l'influence de la musique occidentale, sous l'ouverture des arts à l'Ouest à la cour de Pierre le Grand. Enfin, la faveur grandissante de l'opéra dans la ville des tsars à la fin de l'empire.

Cela donne un mélange fascinant de religiosité affectée et de drame intérieur senti où Hvorostovsky est dans son élément de prédilection. Voix large et de plus en plus ample, effets vocaux poignants frisant presque le paganisme par la charge émotive charriée par le chant et, surtout, grande intelligence du texte et de l'effet à produire selon les canaux, de la si intense sensibilité slave. En suivant avec les traductions des textes, on comprend encore mieux certains passages de Dostoïevski où celui-ci s'interroge sur la spécificité de l'âme russe.

Les chœurs sont du même calibre. Depuis la suprêmement magnifique et magiquement réverbérante acoustique de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Saint-Petersbourg, c'est un monde de sonorité qui emplit votre pièce d'écoute! Des basses profondes et calmes, des ténors passionnés, des altos recueillies et des sopranos portant un désespoir parfois incandescent, voilà comment on pourrait qualifier «l'accompagnement» sur lequel évolue le splendide baryton.

Bien sûr, il faut aimer ce type d'esthétique. On est en présence d'un style vocal grandement unifié et la diversité des compositeurs n'est guère évidente aux oreilles d'Occidentaux. Il en ressort pourtant une telle ferveur et un tel calme qu'on ne peut qu'adhérer à l'existence de cette beauté.

LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE

«Y a beaucoup de plaisir à voir ces personnages... Les acteurs jouent avec beaucoup de doigté, beaucoup d'habileté. Les gens se réjouissent littéralement... À voir, pour les amateurs de la langue... pour découvrir un contemporain de l'absurde dans la personne de Matěj Visniec.» *Montréal Express, R-C*

«... des textes fortement imagés... Un univers à découvrir... des acteurs formidables qu'on a trop peu l'occasion de voir...» *Le Grand Journal, TQS*

«Vraiment, c'est un spectacle qui vaut le déplacement.» *CBF Bonjour, R-C*

Théâtre DÉcomposé ou l'homme poubelle

de Matěj Visniec Mise en scène Claude Lemieux
Avec Diane Cormier, Sylvain Marcel, Igor Ovdadis, Pierre Rivard

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE

7 au 25 janvier
Mardi au samedi 20h. Dimanche 16h.
Carte-abonnement saison 1997 : 3 spectacles : 46.50\$
Étudiants, aînés : 42\$ (taxes incluses)

BANQUE LAURENTIENNE

Reservations 526-6582 Réseau admission 790-1245

PALMARÈS DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. FOR WAR CHILD, PAVAROTTI & FRIENDS, PGS 15,95\$
2. MONTSÉGUR, LA NEF, ALLEGRO 17,95\$
3. COMPLETE PIANO SONATAS, ANTON KUERTI, ANALEKTA 79,95\$
4. BEST OPERA ALBUM... ARTISTES DIVERS, EMI 15,95\$
5. LES MUST, VOL. 4, ARTISTES DIVERS, ANALEKTA 4,95\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. QUIDAM (CIRQUE DU SOLEIL), BENOIT JUTRAS, BMG 17,95\$
2. BEST OF PAOLO CONTE, PAOLO CONTE, WARNER 16,95\$
3. SECOND TIME AROUND, YOUNG/DONATO, GAM 17,95\$
4. CESARIA, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$
5. À L'OLYMPIA, CESARIA EVORA, MUSICOR 16,95\$

POP FRANCOPHONE

1. 40 CHANSONS D'OR, CHARLES AZNAVOUR, EMI 25,95\$
2. LE DÔME, JEAN LELOUP, SELECT 17,95\$
3. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SELECT 17,95\$
4. NOS REFRAINS D'ABORD, ARTISTES DIVERS, FONOVOK/FUSION III 29,95\$
5. PIGEON D'ARGILE, KEVIN PARENT, SELECT 18,95\$

POP ANGLOPHONE

1. TO THE FAITHFUL DEPARTED, THE CRANBERRIES, PGS 18,95\$
2. JAGGED LITTLE PILL, ALANIS MORISSETTE, WARNER 17,95\$
3. SPIRITCHASER, DEAD CAN DANCE, PGS 17,95\$
4. NEW BEGINNING, TRACY CHAPMAN, WARNER 17,95\$
5. DUMMY, PORTISHEAD, PGS 17,95\$

SUGGESTIONS

LES COPAINS D'ABORD Georges Brassens PGS (2 DC) 25,95\$

CALLAS & COMPANY Maria Callas EMI 16,95\$

LES REFRAINS D'ABORD Michel Noël FONOVOK/FUSION III 16,95\$

4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

LES ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

Bandes sonores ou compilations déguisées?

SYLVAIN CORMIER

À la télé l'autre jour, on demandait à un préposé de chez Sam The Record Man, HMV ou Archambault, je ne sais plus, enfin, un gros détaillant de disques, ce qui se vendait bien ces jours-ci. Entre autres évidences (Céline, Lara Fabian, Kevin Parent), le type a observé un engouement grandissant pour les bandes sonores, offrant un commentaire qui ressemblait à ceci: «Les gens les achètent parce qu'ils y retrouvent leurs artistes préférés et que la plupart des chansons sont bonnes.»

Le préposé n'a jamais causé cinéma. Comme si ça n'avait plus aucun rapport. Comme si la fonction d'une bande sonore avait fondamentalement changé, comme s'il ne s'agissait plus de faire durer le film, d'en rappeler, par association, les images et dialogues. Les bandes sonores, on se les procure de plus en plus souvent sans avoir vu le film. Pour les chansons. Des compilations déguisées, en quelque sorte. Grosses peintures, morceaux choisis: la formule est vieille, le résultat assuré. La bande sonore serait-elle devenue le K-Tel de luxe de l'ère du compact?

MUSIC FROM THE MOTION PICTURE ONE FINE DAY

20th Century Fox (Columbia/Sony)

Voilà l'exemple parfait de la bande sonore tous usages. Si on a vu le film, le disque en prolongera les émotions. Autrement, on sait à la simple vue de la photo recto du livret qu'il s'agit d'une comédie romantique, ce qui suffit à donner une idée du contenu musical. Le choix des titres suit la recette du genre, presque toujours la même. Il y a la chanson-thème à saveur nostalgique, habituellement un succès d'antan, livré en plusieurs versions: on a dépensé ici la *One Fine Day* du tandem Gerry Goffin-Carole King, l'originale pop-n'b des Chiffons servant de contrepoint à la nouvelle version, très ralentie et très sentimentale, de l'ex-10 000 Maniacs Natalie Merchant.

Tout est question d'équilibre. Il y a quelques autres tubes d'époque dans la note de *One Fine Day* (*The Boy From New York City* par The Ad-Libs, *Mama Said* par les Shirelles). Il y a du matériel sans âge de crooners, pour faire chic et de bon goût: Tony Bennett roucolant *What A Difference A Day Makes*, Ella Fitzgerald répandant *Isn't It Romantic*, Van Morrison s'enquérant *Have I Told You Lately*? Et il y a surtout le quota d'artistes d'aujourd'hui chantant des ballades d'hier: Shawn Colvin, «singer-songwriter country-folk», s'appropriant avec sincérité le *Someone Like You* de Van Morrison (encore un contrepoint!), Harry Connick Jr. relisant suavement *This Guy's In Love With You*, le bluesman Keb' Mo' ajoutant un peu de rythme avec ses versions de *Just Like You* et *The Glory Of Love*. Il y a aussi, hélas, les deux tares des bandes sonores: le *has been* (Kenny Loggins) et la vedette montante (Tina Arena), tous deux en quête de visibilité. Tous deux de trop, mais dont la présence ne parvient pas à gâcher la sauce.

Entre le plat réchauffé et la recette sans surprise, ce disque est encore cent fois plus satisfaisant que n'importe quelle heure de radio FM. Et si vous êtes quelque peu amoureux ces jours-ci, je ne vous dis pas le kilométrage potentiel.



la nouveauté ne se trouve pas seulement chez les artistes du moment, mais dans l'exploration approfondie des répertoires majeurs. En auto, c'est ma bande sonore préférée du moment, et je sais pourquoi: on a fait pour *Jerry Maguire* le travail des bons vieux disc-jockeys. Sortir des tiroirs quelques véritables joyaux, et en faire profiter l'auditoire.

THE PREACHER'S WIFE ORIGINAL SOUNDTRACK ALBUM

Whitney Houston, Arista (BMG)

Joli cas d'espèce, la diva Houston. Au contraire d'une Céline Dion ou d'une Mariah Carey, qui ne savent pas trop par quel don du ciel elles ont été dotées de telles voix et de tels registres, et qui compensent le déficit d'âme par la haute volée, la question n'a jamais été soulevée à propos de Whitney. Le soul, elle l'a. Normal, quand on est la fille de Cissy Houston, une formidable choriste gospel qui a longtemps fait partie des Sweet Inspirations, accompagnant Aretha Franklin à l'époque de *Respect* et *Think*, et Elvis Presley au temps d'*In The Ghetto* et *Suspicious Minds*.

Seulement voilà, Whitney Houston a beau détenir la clé de l'âme, elle n'a pas souvent ouvert les vannes. C'est peut-être parce qu'elle est aussi la nièce de Dionne Warwick, elle-même diva pop durant les années soixante, interprète privilégiée de Burt Bacharach (*Do You Know The Way To San Jose, Walk On By*). C'est peut-être à cause du luxe dans lequel on love les méga-stars de la musique pop dans les studios de Los Angeles. C'est peut-être la condition même de la gloire: abandonner son identité. Jusqu'à *The Preacher's Wife*, de fait, c'est surtout Whitney la princesse pop qui trônait sur les palmarès, aussi blanchie au javel Cendrillon que notre Céline, capable au mieux du grand slow *I Will Always Love You* (du film *The Bodyguard*).

Enfin, le naturel refait surface, suscité par un rôle cousu main. Dès que Whitney chante avec le Georgia Mass Choir, elle retrouve la ferveur de son héritage gospel et montre à toutes les Céline de la planète pop ce que c'est que chanter ce qui vient d'en dedans. *Joy*, comme l'indique le titre, est une éclatante joie. On écoute *I Go To The Rock, I Love The Lord* ou *The Lord Is My Shepherd* (chanté par maman Cissy), et on se met à danser comme des poules dans les allées. Alleluia. Dommage que l'autre moitié du disque laisse Whitney seule dans l'univers séculaire. Comme d'habitude, la forme trop léchée y éteint l'âme. J'ai bien peur que la Whitney Houston gospel n'ait été révélée que pour être mieux refoulée.



THE COMPLETE MOTION PICTURE MUSIC SOUNDTRACK EVITA

Artistes divers, Warner

Il y a encore d'authentiques bandes sonores dans la tradition de *My Fair Lady* ou *West Side Story*, inextricablement liées aux films dont ils sont les simples extensions. En veut-on aujourd'hui? Le problème, le hic, la couille dans le piano, avec le travail d'Andrew Lloyd Webber, c'est qu'il compose une seule grande chanson par comédie musicale. Véritable immortalité, assez remarquablement rendue par Madonna (elle a plus de nuance dans l'interprétation qu'on aurait pu le croire, maman Ciccone), la fameuse *Don't Cry For Me Argentina* ne justifie pas l'écoute de ce double album, en tout cas pas autrement qu'en complément du visionnement. Va pour Madonna, compétente de bout en bout, voire grandie par le rôle, mais l'acteur Antonio Banderas a les cordes vocales gonflées aux stéroïdes, et le résultat est horriblement stryé.

ORIGINAL MOTION PICTURE SOUNDTRACK BEAVIS AND BUTT-HEAD DO AMERICA

Artistes divers, MTV/Geffen (MCA)

Comme le film, la bande sonore s'apprécie au second, que dis-je, au trentième degré. Il faut avoir vu la séquence du générique d'intro, avec ses références craquantes à *Starsky & Hutch* et *Charlie's Angels*, pour accepter que le grand soulman Isaac Hayes s'avilie à parodier son propre *Shaft*, l'hymne des films d'action afro-américains du début des années soixante-dix, au profit de nos deux compères (*Two Cool Guys*). S'avilir, après tout, est la mission de Beavis & Butt-Head. Jusqu'ou vont-ils? Jusqu'à recruter Engelbert Humperdinck, le plus sirupeux des crooners vivants, pour chanter une ode à la libre orientation sexuelle des géolands, l'inénarrable *Lesbian Seagull*. Ha ha, ha ha.

JAZZ ET BLUES

Kirk le conquérant

SERGE TRUFFAUT LE DEVOIR

Detroit, la ville, est un mystère. Elle a «fourni» davantage de musiciens de jazz que New York, Chicago ou Los Angeles. Pourquoi? Peut-être parce que l'air y est meilleur ou que la fabrication de quatre-roues favorise... Allez savoir! Il n'y a aucune explication. Et c'est d'ailleurs aussi bien ainsi.

Toujours est-il que c'est de Detroit que viennent notamment les pianistes les plus fiables. Les pianistes les plus aguerris; les pianistes les plus lyriques; les pianistes les plus sûrs; les pianistes les plus convaincants. C'est à Detroit que sont nés les poètes du piano, Thelonious Monk et Bud Powell exceptés.

De l'univers du jazz, au piano s'entend, Hank Jones, Tommy Flanagan, Barry Harris et Sir Roland Hanna sont les points cardinaux. Tous ces poètes, parce qu'ils sont évidemment des poètes, sont des références. Conséquemment, c'est par rapport à eux que les autres se mesurent. Qu'ils se définissent.

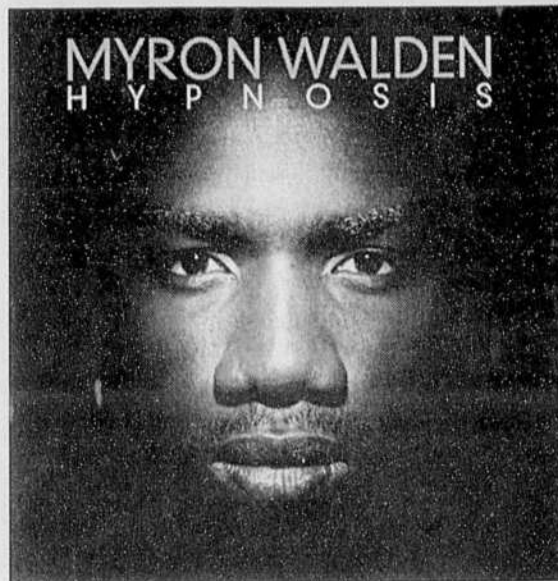
Il est probable que ce qui était jusqu'à présent une bande des quatre ou un carré d'as va se transformer en une bande des cinq ou une flush royale. Parce qu'il y en a un, un grand bonhomme qui aura 60 ans le 15 février prochain, qui vous brosse des grappes sonores étonnamment limpides. Claires comme du cristal. Son nom? Kirk Lightsey.

Son nouvel album, *Goodbye Mr. Evans*, paru sur étiquette Evidence, est un très bel exemple de l'immense talent qui le caractérise. Confectionnée en compagnie de Tibor Elekes à la contrebasse et de Famoudou Don Moye à la batterie, cette production est tout simplement admirable.

C'est une composition de Jimmy Heath, *A New Blue*, qui sert d'introduction. Cela commence ainsi: Tibor Elekes extrait des notes très profondes de sa contrebasse, ensuite Don Moye touille avec ses balais juste ce qu'il faut de nuances pour prêter à la pièce une texture. Et c'est alors que M. Lightsey pose ses mains sur lesivoires blanches et noires. Et puis? Il sculpte un accord plein. Plein de séduction. Fait uniquement de séduction.

Il effectue en tout cas ce qu'il faut pour attirer notre attention et la conserver. Ce qu'il y a de remarquable, ce qu'il y a toujours eu de remarquable avec Kirk Lightsey, c'est cet art qui consiste à capter l'auditeur avec constance sans jamais racoler.

Après la pièce de Jimmy Heath, il nous propose *In Your Own Sweet Way* de Dave Brubeck. De cette pièce, il extrait ou met en évidence l'entrain qui lui est propre. Il en présente les aspects les plus méconnus jusqu'à alors. Puis, c'est Chopin. Un Chopin fondu dans les rythmes africains. Un Chopin, artiste occidental, «kidnappé» par des Afro-Américains. Après coup, Kirk Lightsey signe un pot-pourri fait des pièces suivantes: *Freedom Jazz Dance* de Eddie Harris, *Finochio* de Wayne Shorter, *Temptation* de Arthur Freed et Herb Nascio, ainsi que le célèbre *Giant Steps* de



John Coltrane. Puis, il embraye avec *Four In One* de Thelonious Monk.

Bien. Là, il faut marquer le coup. Il faut le marquer à cause du choix des pièces, mais surtout parce qu'à la faveur de cette longue suite sonore, Kirk Lightsey fait preuve d'une maîtrise, d'une maestria convaincante. Lorsqu'on écoute les autres morceaux, soit *Habiba*, une composition originale, et *Goodbye Mr. Evans*, le morceau-titre, on s'est dit qu'une chose: ce type-là est un conquérant.

Après quoi, on comprend rétrospectivement pourquoi des musiciens de la trempe de Dexter Gordon et Chet Baker aimaient tant avoir Kirk Lightsey à leurs côtés.

Autre chose? L'année commence mieux que l'an dernier.

En bleu et noir

Il arrive parfois des trucs surprenants. Car il arrive parfois qu'il vous tombe dessus des productions dont on n'attend rien de particulier et qui, après coup, s'avèrent surprenantes. C'est le cas ces jours-ci de *Hypnosis* du saxophoniste alto Myron Walden. L'étiquette? Jazzateria.

Musicien encore jeune, Myron Walden a signé un album étonnant par sa fraîcheur et sa modernité. Accompagné par Mulgrew Miller ou Kevin Hayes au piano, Eric McPherson ou Eric Hartland à la batterie et Dwayne Burdette à la contrebasse, Walden se signale d'emblée comme étant un musicien avec lequel il faudra compter.

D'autant plus qu'il compose. Il compose tout ce qu'il joue et enregistre. Contrairement à ce que font beaucoup de saxophonistes lorsqu'ils commencent, notre Walden dévoile toutes les couleurs musicales qui lui sont siennes. Il se met à nu.

Le résultat est tout simple. Cette première production est une des meilleures premières productions entendues à ce jour.

Eddie Harris est mort des suites d'une longue maladie. Il avait 62 ans. Saxophoniste ténor originaire de Chicago, il fut très représentatif du style... Chicago. Autrement dit, il avait du coffre. Comme Johnny Griffin, Gene Hammons ou Von Freeman, Harris aimait extraire de son instrument des notes pleines d'aspérités. Il s'est notamment fait connaître pour avoir composé *Freedom Jazz Dance* et co-signé, avec le pianiste Les McCann, un *Live At Montreal* passablement relevé. Amen.

La série blues au Café Campus reprend enfin ses droits. Un mois après avoir fait relâche pour les Fêtes, voilà que les frères Holmes s'annoncent à nous. Mercredi soir prochain, et moyennant seulement 4 \$, on pourra entendre l'un des groupes dont la singularité est... l'éventail sonore. On en reparlera.

KIRK LIGHTSEY TRIO Goodbye Mr. Evans



DKD & Mel Howard présentent la suite de Tango Argentino, leur comédie musicale récipiendaire d'un prix Tony. Une éclatante production en provenance de Broadway:

Tango Pasion



mettant en vedette 25 danseurs, chanteurs et l'orchestre original de Tango Argentino, le Sexteto Mayor.

"Envoutant et raffiné, Tango Pasion est l'un des meilleurs spectacles du genre." René Sirvin, LE FIGARO

"Deux heures de suprême élégance... L'un des plus grands spectacles de tango qu'il vous sera jamais donné de voir." Ariane Dolfus, FRANCE SOIR

"Un étourdissant spectacle musical. Où quand l'âme de l'Argentine rencontre la magie de Broadway." Ruth Valentini, LE NOUVEL OBSERVATEUR

6 Représentations! 18 au 22 février - Théâtre St-Denis. Billets en vente au guichet du Théâtre ou en appelant le 790-1111. Avant-Première: mardi 18 février à 19h30 - Billets à 29,50\$ & 19,50\$ (+taxes)

DKD 92 LITE ROCK 92.5 FM, CITE 107.3 FM MONTREAL, Théâtre St-Denis 1594 rue St-Denis, Renseignements: 849-4211, Achats téléphoniques: 790-1111, Théâtre St-Denis 12h à 21h



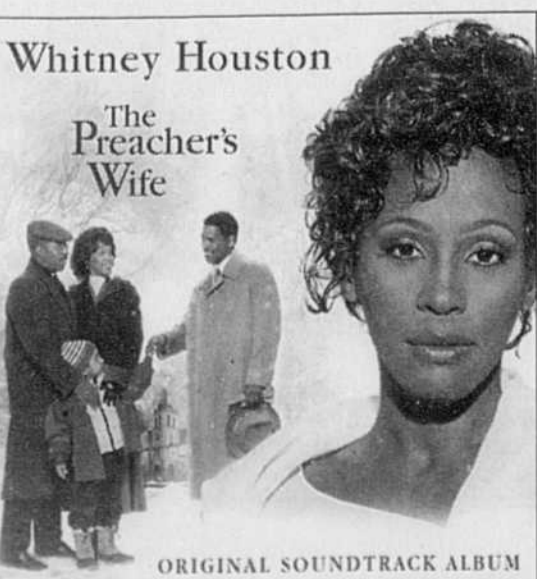
MUSIC FROM THE MOTION PICTURE JERRY MAGUIRE

Artistes divers Epic Soundtrax (Sony)

Même type de film, autre approche. Aucune recette appliquée ici, aucune continuité entre les titres, même pas de vieux succès rappelés au front: on mise tout sur la notoriété. La hauteur des majuscules. Jamais autant d'étoiles des ligues majeures de l'histoire du rock n'avaient été accolées sur une bande sonore: The Who, McCartney, Dylan, Neil Young, Springsteen, Elvis! L'ultime brochette, avec des crudités autour pour la bonne bouche: quelques pièces instrumentales de la guitariste Nancy Wilson (ex-Heart) et des contributions de Rocky Kee Jones, Aimee Mann et le groupe His Name Is Alive.

En curieux contraste, on a cherché les titres passablement loin. De McCartney, on a détournée les très méconnues *Singalong Junk* et *Momma Miss America*, de Springsteen la mineure *Secret Garden*, de Young l'oubliée *World On A String*, des Who la négligée *Gettin' In Tune* (ainsi que la plus familière *Magic Bus*, mais en version live électrique). Plus surprenant encore, les titres d'Elvis (la charmante *Pocketful Of Rainbows*) et de Dylan (*Shelter From The Storm*), déjà peu reconnaissables, sont donnés en versions alternatives. Des raretés pour fans sur une bande sonore de comédie romantique?

Justement. Tout l'intérêt est là. Dans l'effort de recherche. On connaît fort bien les artistes, mais peu ou pas les chansons. C'est très rafraîchissant pour l'oreille. Et les changements abrupts d'époque et de genre déçoivent d'autant le pavillon. Le constat n'est pas sans importance:



Whitney Houston The Preacher's Wife ORIGINAL SOUNDTRACK ALBUM

LE DEVOIR

AGENDA CULTUREL

CINÉMA



ATWATER: Place Alexis-Nihon (935-4246) — The People vs Larry Flint 13h, 16h05, 18h50, 21h35 — First Strike 13h20, 15h, 17h20, 19h20, 21h20 — Jerry Maguire 13h, 16h, 18h45, 21h30, mer. 13h, 16h, 21h30

BERRI: 1280, rue St-Denis (288-2115) — Jackie Chan contre-attaque 13h35, 15h20, 17h20, 19h20, 21h30 — La chasse aux sorcières 13h45, 16h15, 19h, 21h35 — Le refuge 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h35 — Mars attaque! 13h30, 16h, 19h15, 21h45 — Frisson 16h10, 21h15 — L'archange 13h40, 19h05

BOUCHERVILLE: 20, boul. de Mortagne (449-6404) — Jackie Chan contre-attaque sam. dim. mar. 13h30, 15h50, 17h50, 19h55, 21h50, ven. lun. jeu. 19h55, 21h50 — Jerry Maguire sam. dim. mar. 12h55, 15h45, 18h55, 21h25, ven. lun. jeu. 18h55, 21h25 — Le refuge sam. dim. mar. 13h25, 15h30, 19h, 21h15, ven. lun. jeu. 19h, 21h15 — Un beau jour sam. dim. mar. 13h10, 15h25, 19h35, 21h45, ven. lun. jeu. 19h35, 21h45 — Mars attaque! sam. dim. mar. 13h15, 15h20, 19h15, 21h30, ven. lun. jeu. 19h15, 21h30 — Frisson sam. dim. mar. 13h05, 15h15, 19h10, 21h35, ven. lun. jeu. 19h10, 21h35 — Basket Spatial sam. dim. mar. 13h, 15h, 19h, 21h30, ven. lun. jeu. 19h20 — Mes chers concitoyens 21h10 — La course au jouet sam. dim. mar. 13h, 15h10, 19h25, ven. lun. jeu. 19h25 — Ridicule 21h20 — L'archange sam. dim. mar. 13h05, 15h05, 19h05, 21h05, ven. lun. jeu. 19h05, 21h05

BROSSARD: 2150, Lapinière, Mail Champlain (465-5906) — Ghosts of Mississippi sam. dim. mar. 13h, 16h05, 19h, 21h40, ven. lun. jeu. 19h, 21h40 — Michael sam. dim. mar. 13h30, 15h50, 19h05, 21h30, ven. lun. jeu. 19h05 — Scream 21h15 — Jerry Maguire sam. dim. mar. 13h05, 15h55, 18h40, 21h25, ven. lun. jeu. 18h40, 21h25 — Daylight 19h10, 21h35 — La course au jouet sam. dim. mar. 13h45, 16h10 — Basket Spatial sam. dim. mar. 13h, 15h, 19h, 21h30, ven. lun. jeu. 19h25 — One Fine Day 21h20 — Un beau jour 19h — First Strike sam. dim. mar. 13h, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. lun. jeu. 19h, 21h — The People vs Larry Flint sam. dim. mar. 13h15, 16h, 18h45, 21h30, ven. lun. jeu. 18h45, 21h30

CARREFOUR DU NORD: 900, boul. Grignon (436-4525) — Tunnel de l'enfer 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — Jackie Chan contre-attaque 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 14h55, 16h50, 19h, 21h30 — L'archange 19h, 21h30 — Basket Spatial sam. dim. 13h, 14h55, 16h50 — 101 Dalmatiens 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — Mars attaque! 19h, sam. dim. 13h, 15h30, 19h — Frisson 21h30, sam. dim. 16h50, 21h30 — La course au jouet sam. dim. 13h, 14h55 — Rançon 21h30 — Un beau jour 19h — La relique 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30 — Jerry Maguire 18h45, 21h30, sam. dim. 13h, 15h45, 18h45, 21h30 — Turbulence 19h, 21h30, sam. dim. 13h, 15h30, 19h, 21h30

CARREFOUR LAVAL: 2330, Le Carrefour (688-3684) — Basket Spatial sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30 — Frisson 19h30, 21h45 — Daylight 21h30 — Michael sam. dim. mar. 13h55, 16h30, 19h15, ven. lun. jeu. 19h15 — Jerry Maguire sam. dim. mar. 13h40, 16h25, 19h05, 21h50, ven. lun. jeu. 19h05, 21h50 — One Fine Day 19h10, 21h35 — La course au jouet sam. dim. mar. 14h, 16h15 — The English Patient sam. dim. mar. 14h, 17h, 20h15, ven. lun. jeu. 20h15 — Le refuge sam. dim. mar. 13h, 15h30, 19h05, 21h20, ven. lun. jeu. 19h05, 21h20

CENTRE EATON: 705, rue Ste-Catherine Ouest (965-5730) — Les 101 Dalmatiens 13h, 15h45, 18h45, 21h, ven. lun. 19h — The Relic 13h10, 16h, 19h, 21h35, ven. lun. 19h — Ransom 16h40, 19h20, 21h45, ven. lun. 19h — Space Jam 14h — Turbulence 13h40, 16h20, 19h30, 21h50, ven. lun. 19h — La relique 13h50, 16h30, 19h40, 22h, ven. lun. 19h — Beavis & Butt-Head Do America 13h20, 15h15, 17h10, 19h10, ven. lun. 19h — Jackie Chan contre-attaque 19h20, 21h45, ven. lun. 19h — The Preacher's Wife 19h05, 21h45 — The Relic 19h15, 21h50, sam. dim. 12h50, 15h30, 19h20, 21h50 — Space Jam sam. dim. 13h10 — Mars Attacks! 19h40, 22h05, sam. dim. 15h35, 19h40, 22h05 — 101 Dalmatiens 18h40, 21h10, sam. dim. 13h15, 16h15, 18h40, 21h10 — Turbulence 19h20, 22h15, sam. dim. 14h, 16h30, 19h20, 22h15

CINÉMA ANGRIGNON: 7077, boul. Newman, Lasalle (366-2463) — La relique 19h, 21h30, sam. dim. 13h30, 16h, 19h, 21h30 — Beavis & Butt-Head Do America 19h10, sam. dim. 14h30, 16h40, 19h10 — Evening Star 21h35 — Les 101 Dalmatiens 18h50, 21h20, sam. dim. 13h, 15h40, 18h50, 21h20 — Turbulence 19h45, 22h, sam. dim. 12h45, 15h35, 19h45, 22h — Les 101 Dalmatiens sam. dim. 13h40, 16h10 — The Preacher's Wife 19h05, 21h45 — The Relic 19h15, 21h50, sam. dim. 12h50, 15h30, 19h20, 21h50 — Space Jam sam. dim. 13h10 — Mars Attacks! 19h40, 22h05, sam. dim. 15h35, 19h40, 22h05 — 101 Dalmatiens 18h40, 21h10, sam. dim. 13h15, 16h15, 18h40, 21h10 — Turbulence 19h20, 22h15, sam. dim. 14h, 16h30, 19h20, 22h15

CINÉPLEX CENTRE-VILLE: 2001, rue Université (849-3456) — Chacun son chat sam. dim. mar. 13h, 15h40, 17h40, 19h40, 21h40, ven. lun. jeu. 19h40, 21h40, 21h40 — Preacher's Wife 19h15, 21h40 — Basket Spatial sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h25, ven. lun. jeu. 19h30, 21h25 — Un beau jour sam. dim. mar. 13h45, 16h10, 19h10, 21h40, ven. lun. jeu. 19h10, 21h40 — Scream sam. dim. mar. 13h50, 16h10, 19h10, 21h35, ven. lun. jeu. 16h10, 19h10, 21h35 — Pédale douce sam. dim. mar. 14h, 19h, ven. lun. jeu. 19h — Cosmos 16h20, 21h20 — Tunnel de l'enfer sam. dim. mar. 14h, 16h30, 18h55, ven. lun. jeu. 16h30, 18h55 — Daylight 21h15 — Joux Calvaire sam. dim. mar. 13h35, 15h35, 17h35, 19h35, 21h35, ven. lun. jeu. 15h35, 17h35, 19h35, 21h35 — Air de famille sam. dim. mar. 13h40, 16h05, 18h50, 21h20, ven. lun. jeu. 16h05, 18h50, 21h20 — Rançon sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h, 21h30, ven. lun. jeu. 16h20, 19h, 21h30

COMPLEXE DES JARDINS: 1, Place Desjardins (288-3141) — Ridicule 13h30, 16h15, 19h, 21h30 — Le prodige 13h15, 15h50, 19h, 21h30 — À la vie, à la mort 13h40, 16h20, 19h15, 21h35 — Jerry Maguire 13h, 15h50, 18h45, 21h30

DAUPHIN: 2396, rue Beaubien Est (721-6060) — Les 101 Dalmatiens 19h, 21h20, sam. dim. 13h50, 16h, 19h, 21h20 — Ridicule 19h20, 21h35, sam. dim. 13h40, 16h10, 19h20, 21h35

DÉCARIE: 6900, boul. Décarie (849-3456) — Ransom 19h, 21h30, dim. 14h, 16h30, 19h, 21h30 — 101 Dalmatiens 19h10, 21h40, dim. 14h10, 16h40, 19h10, 21h40, 21h40

DORVAL: 260, Dorval (631-8586) — The People vs Larry Flint 19h10, 21h50, sam. dim. 13h10, 19h10, 21h50 — Michael 22h — Jerry Maguire 19h15, sam. dim. 13h, 19h15 — Ghosts of Mississippi 19h, 21h40, sam. dim. 12h45, 19h, 21h40 — First Strike 19h30, 21h30, sam. dim. 13h20, 19h30, 21h30

ÉGYPTIEN: 1455, rue Peel (843-3112) — The Crucible 13h30, 16h, 18h50, 21h20 — Marvin's Room 13h, 15h05, 17h15, 19h25, 21h35 — Shine 14h10, 16h25, 19h10, 21h25

FAMOUS PLAYERS GREENFIELD PARK: 993, boul. Taschereau (672-2375) — The Relic 19h10, 21h25, sam. dim. 13h10, 16h10, 19h10, 21h25 — 101 Dalmatiens 19h20, 21h35, sam. dim. 13h35, 16h10, 19h20, 21h35 — Étoile du soir 19h05, 21h40, sam. dim. 13h, 15h40, 19h, 21h40, 21h40 — Basket Spatial sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h25, ven. lun. jeu. 19h30, 21h25 — Un beau jour sam. dim. mar. 13h45, 16h10, 19h10, 21h40, ven. lun. jeu. 19h10, 21h40 — Scream sam. dim. mar. 13h50, 16h10, 19h10, 21h35, ven. lun. jeu. 16h10, 19h10, 21h35 — Pédale douce sam. dim. mar. 14h, 19h, ven. lun. jeu. 19h — Cosmos 16h20, 21h20 — Tunnel de l'enfer sam. dim. mar. 14h, 16h30, 18h55, ven. lun. jeu. 16h30, 18h55 — Daylight 21h15 — Joux Calvaire sam. dim. mar. 13h35, 15h35, 17h35, 19h35, 21h35, ven. lun. jeu. 15h35, 17h35, 19h35, 21h35 — Air de famille sam. dim. mar. 13h40, 16h05, 18h50, 21h20, ven. lun. jeu. 16h05, 18h50, 21h20 — Rançon sam. dim. mar. 13h50, 16h20, 19h, 21h30, ven. lun. jeu. 16h20, 19h, 21h30

19h20, 21h50, 15h35, 19h, 21h30 — Turbulence 19h30, 21h55, sam. dim. 13h25, 15h50, 19h30, 21h55 — Turbulence 19h35, 22h, sam. dim. 13h30, 15h55, 19h35, 22h

FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE: 185, Hymus (697-8095) — The Preacher's Wife 19h10 — Star Trek: First Contact 21h40 — Space Jam sam. dim. 12h30, 14h30, 16h30 — Mars Attacks! 19h15, 21h35, sam. dim. 13h45, 16h, 19h15, 21h35 — Beavis & Butt-Head Do America 19h20, sam. dim. 13h20, 15h20, 17h20, 19h20 — Evening Star 21h20 — Evita 18h45, 21h40, sam. dim. 13h, 15h45, 18h45, 21h30 — Ransom 19h, 21h45, jeu. 21h45 — 101 Dalmatiens sam. dim. 13h15, 16h15 — 101 Dalmatiens 18h30, 21h, sam. dim. 12h45, 15h15, 18h30, 21h — Turbulence 19h25, 21h50, sam. dim. 13h30, 16h25, 19h25, 21h50 — The Relic 19h30, 22h, sam. dim. 13h10, 16h20, 19h30, 22h

FAUBOURG STE-CATHERINE: 1616, rue Ste-Catherine Ouest (932-2230) — The English Patient 12h45, 15h50, 19h, 21h55 — Michael 14h, 16h15, 19h, 21h25, mar. 16h15, 19h, 21h25, jeu. 14h, 16h15, 21h40 — Ghosts of Mississippi 13h, 15h45, 18h50, 21h45 — One Fine Day 13h30, 16h30, 19h15, 21h40

GALERIE LAVEL: 1545, boul. Le Corbusier (849-3456) — Tunnel de l'enfer sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 19h10, 21h30, ven. lun. jeu. 19h10, 21h30 — Ghosts of Mississippi sam. dim. mar. 13h05, 16h15, 19h05, 21h40, ven. lun. jeu. 19h05, 21h40 — Jerry Maguire sam. dim. mar. 13h05, 16h, 18h55, 21h40, ven. lun. jeu. 18h55, 21h40 — The People vs Larry Flint sam. dim. mar. 13h15, 16h, 19h, 21h35, ven. lun. jeu. 19h, 21h35 — L'archange sam. dim. mar. 13h40, 16h10, 19h, 21h15, ven. lun. jeu. 19h, 21h15 — Scream sam. dim. mar. 16h05, 19h35, ven. lun. jeu. 21h35 — The Crucible sam. dim. mar. 13h30, 19h05, ven. lun. jeu. 19h05 — Un beau jour 19h15, 21h30 — Jingle All The Way sam. dim. mar. 13h, 15h, 17h — First Strike sam. dim. mar. 13h, 15h, 17h, 19h15, 21h20, ven. lun. jeu. 19h15, 21h20

GREENFIELD PARK: 519, boul. Taschereau (671-6129) — The Preacher's Wife 19h05, 21h35, sam. dim. 13h, 19h05, 21h35 — Ransom 19h15, 21h30 — Space Jam sam. dim. 13h05 — Star Trek: First Contact 19h, sam. dim. 13h10, 19h — Evening Star 21h15

LANGELIER: 7305, rue Langelier (255-5482) — Basket Spatial sam. dim. 13h, 15h, 17h20 — Un beau jour 19h10, 21h20, sam. dim. 16h45, 19h10, 21h20, ven. lun. 22h30 — Mars attaque! 19h, 21h10, ven. lun. 22h30 — La course au jouet sam. dim. 13h, 15h10, 17h10 — L'archange 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. lun. 22h35 — Jerry Maguire 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40 — Tunnel de l'enfer 19h15, 21h30, sam. dim. 13h, 15h15, 19h15, 21h30, ven. lun. 22h45 — Jackie Chan contre-attaque 19h, 21h, sam. dim. 13h15, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. lun. 22h

LAVAL: 1600, boul. Le Corbusier (688-7776) — Turbulence 19h20, 21h40, sam. dim. 13h40, 16h20, 21h40 — Les 101 Dalmatiens 18h30, 21h15, sam. dim. 13h, 15h30, 18h30, 21h15 — 101 Dalmatiens 19h, 21h20, sam. dim. 13h30, 15h50, 19h, 21h20, jeu. 21h20 — Ransom 19h10, 21h50 — 101 Dalmatiens sam. dim. 13h40, 15h50 — Evita 18h35, 21h30, sam. dim. 13h, 15h40, 18h35, 21h30 — Space Jam sam. dim. 13h10 — Mars Attacks! 19h15, 21h35, sam. dim. 16h30, 19h15, 21h35 — Rançon 19h05, 21h40 — Les 101 Dalmatiens sam. dim. 13h40, 16h15 — Turbulence 19h30, 21h50, sam. dim. 13h30, 16h, 19h30, 21h50 — Beavis & Butt-Head Do America 19h20, sam. dim. 13h, 15h, 17h, 19h20 — Étoile du soir 21h10 — The Relic 19h10, 21h30, sam. dim. 13h20, 15h40, 19h10, 21h30 — La femme du Prédicateur 21h20 — Star Trek: First Contact 19h, sam. dim. 13h20, 16h30, 19h — La relique 19h15, 21h35, sam. dim. 13h45, 16h10, 19h15, 21h35

LAVAL 2000: 3195, boul. St-Martin Est (687-5207) — Jackie Chan contre-attaque 19h15, 21h15, sam. dim. 14h15, 16h20, 19h15, 21h15 — L'archange 19h, sam. dim. 14h, 19h — Mars attaque! 21h05, sam. dim. 16h10, 21h05

LOEW'S: 954, rue Ste-Catherine Ouest (861-7437) — Evita 12h, 15h, 18h45, 21h40, ven. lun. 24h30 — Salut cousin! 13h, 15h50, 19h10, 21h30, ven. lun. 24h — Turbulence 12h30, 14h40, 17h, 19h30, 21h50, ven. lun. 24h20 — Mars Attacks! 13h15, 16h, 19h, 21h20, ven. lun. 24h50 — Ransom 16h10, 19h20, 21h50, ven. lun. 24h50 — Star Trek: First Contact 16h25, 19h40, ven. lun. 24h45, mer. 16h25 — Evening Star 22h

LONGUEUIL: 825, rue St-Laurent Ouest, Centre Commercial (679-7451) — Jerry Maguire 18h50, 21h30, sam. dim. 13h05, 16h, 18h50, 21h30 — Jackie Chan contre-attaque 19h35, 21h35, sam. dim. 13h30, 15h30, 17h30, 19h35, 21h35 — L'archange 19h30, 21h45, sam. dim. 13h, 15h10, 17h20, 19h30, 21h45 — Frisson 21h35, sam. dim. 15h50, 21h35 — Mars attaque! 19h10, sam. dim. 13h25, 19h10 — Tunnel de l'enfer 19h, 21h20, sam. dim. 13h15, 16h15, 19h, 21h20

PALACE: 698, rue Ste-Catherine Ouest (866-6991) — Sleepers 12h, 15h, 18h, 21h, sam. 23h50 — Romeo & Juliet 12h10, 14h30, 16h55, 19h30, 21h50, sam. 24h10 — High School Musical 12h30, 15h20, 17h30, 19h25, 21h20, sam. 23h20 — Crash 13h15, 16h, 19h15, 21h30, sam. 23h45 — The Associate 12h15, 14h40, 17h05, 19h20, 21h40 — Taxi Driver sam. 24h — Trainspotting 13h30, 16h15, 19h, 21h10, sam. 23h10

PENZA CÔTE DES NEIGES: 6700, Côte-des-Neiges (849-3456) — Turbulence sam. dim. mar. 13h20, 15h45, 19h, 21h25, ven. lun. 19h, 21h25 — The Relic sam. dim. mar. 13h25, 15h55, 19h05, 21h35, ven. lun. 19h05, 21h35 — Mars Attacks! sam. dim. mar. 13h10, 19h10, 21h30, ven. lun. 19h10 — Scream sam. dim. mar. 15h30, 21h20, ven. lun. jeu. 21h20 — Michael sam. dim. mar. 13h15, 16h, 19h, 21h35, ven. lun. 19h, 21h35, ven. lun. 19h, 21h35, ven. lun. 19h, 21h35 — First Strike sam. dim. mar. 13h30, 15h30, 17h30, 19h30, 21h30, ven. lun. 19h30, 21h30 — The People vs Larry Flint sam. dim. mar. 13h, 15h45, 18h45, 21h25, ven. lun. 18h45, 21h25 — Jerry Maguire sam. dim. mar. 13h05, 15h50, 18h45, 21h30, ven. lun. 18h45, 21h30

POINTE-CLAIRE: 6341, Route Transcanadienne (630-7286) — Jerry Maguire sam. dim. mar. 13h20, 16h, 18h45, 21h35, ven. lun. 18h45, 21h35 — Michael sam. dim. mar. 14h15, 16h30, 19h10, 21h25, ven. lun. 19h10, 21h25 — One Fine Day 19h, 21h20 — Jingle All The Way sam. dim. mar. 13h45, 16h20 — The People vs Larry Flint sam. dim. mar. 13h30, 16h15, 19h, 21h35, ven. lun. 19h, 21h35 — First Strike sam. dim. mar. 13h30, 15h25, 17h15, 19h10, 21h15, ven. lun. 19h30, 21h15 — The English Patient sam. dim. mar. 13h40, 16h45, 20h, ven. lun. 20h

STE-THÉRÈSE: 200, rue Sicard (979-3866) — Jerry Maguire 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40 — Turbulence 19h15, 21h20, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. lun. 23h25 — 101 Dalmatiens 19h15, 21h25, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h25 — Un beau jour 19h10 — La course au jouet sam. dim. 13h10, 15h10 — Rançon 21h30, ven. lun. 23h45 — Tunnel de l'enfer 19h15, 21h30, sam. dim. 13h30, 15h30, 19h10, 21h30 — Ghosts of Mississippi 19h15, 21h30, sam. dim. 14h45, 17h, 19h15, 21h30, ven. lun. 23h40 — Basket Spatial sam. dim. 13h, 17h10 — La relique 19h10, 21h25, sam. dim. 12h30, 14h45, 17h, 19h10, 21h25, ven. lun. 23h35 — L'archange 21h25, sam. dim. 15h10, 17h15, 21h25, ven. lun. 23h30 — Mars attaque! 19h20, sam. dim. 13h05, 19h20 — Jackie Chan contre-attaque 19h, 21h, sam. dim. 13h15, 15h, 17h, 19h, 21h, ven. lun. 23h

TERRERRE: 1971, Chemin du Coteau (849-3456) — Jerry Maguire 19h, 21h40, sam. dim. 13h20, 16h, 19h, 21h40 — Jackie Chan contre-attaque 19h, 21h, sam. dim. 13h15, 15h15, 17h15, 19h, 21h, ven. lun. 23h — Les 101 Dalmatiens 19h15, 21h25, sam. dim. 23h — Les 101 Dalmatiens 19h15, 21h25, sam. dim. 23h — 101 Dalmatiens 19h15, 21h25, sam. dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. lun. 23h40 — L'archange 19h15, 21h20, ven. lun. 23h20

17h10 — La course au jouet sam, dim. 13h10, 15h10, 17h10 — Turbulence 19h15, 21h20, sam, dim. 13h, 15h05, 17h10, 19h15, 21h20, ven. sam. 23h25 — Tunnel de l'enfer 19h15, 21h30, sam, dim. 14h45, 17h, 19h15, 21h30, ven. sam. 23h40 — Basket Spatial sam, dim. 13h, 15h10 — La relique 19h10, 21h25, sam, dim. 12h30, 14h45, 17h, 19h10, 21h25, ven. sam. 23h35

VERSAILLES: 7275, rue Sherbrooke Est (353-7880) — Turbulence ven. mar. mer. 19h15, 21h40, sam. dim. 14h30, 19h15, 21h40 — La relique ven. mar. mer. 19h, 18h55, 21h25, sam. dim. 14h10, 18h55, 21h25 — Les 101 Dalmatiens ven. mar. mer. 19h, 18h45, 21h05, sam. dim. 13h45, 18h45, 21h05 — Étoile du soir ven. mar. mer. 19h, 18h40, 21h20, sam. dim. 14h05, 18h40, 21h20 — La femme du Prédicateur ven. mar. mer. 19h, 18h35, 21h15, sam. dim. 14h, 18h35, 21h15 — Rançon ven. mar. mer. 19h, 18h30, sam. dim. 14h15, 18h30 — Jerry Maguire ven. sam. dim. mar. mer. 19h, 21h10

À QUÉBEC

CINÉMA STE-FOY: 2500, boul. Laurier (418-656-0592) — Michael 21h45 — Jerry Maguire 19h, sam. dim. 13h30, 19h — First Strike 19h30, 22h, sam. dim. 14h, 19h30, 22h — Les 101 Dalmatiens 19h15, 21h30, sam. dim. 13h45, 19h15, 21h30

GALERIES CAPITALE: 5401, boul. des Galeries (418-628-2455) — The Relic 18h55, 21h25, sam. dim. 12h50, 15h20, 18h55, 21h25 — Beavis & Butt-Head Do America 19h30, 21h20, sam. dim. 14h, 15h50, 17h40, 19h30, 21h20 — Rançon 19h20, 21h55 — Les 101 Dalmatiens sam. dim. 12h45, 15h15 — La femme du Prédicateur 19h10, 21h45, sam. dim. 13h20, 15h55, 19h10, 21h45 — Mars attaque! 13h25, 15h45, 19h20, 21h40 — La relique 13h, 15h30, 19h10, 21h55 — Les 101 Dalmatiens 13h30, 15h50, 18h15, 2